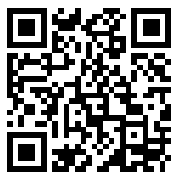

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

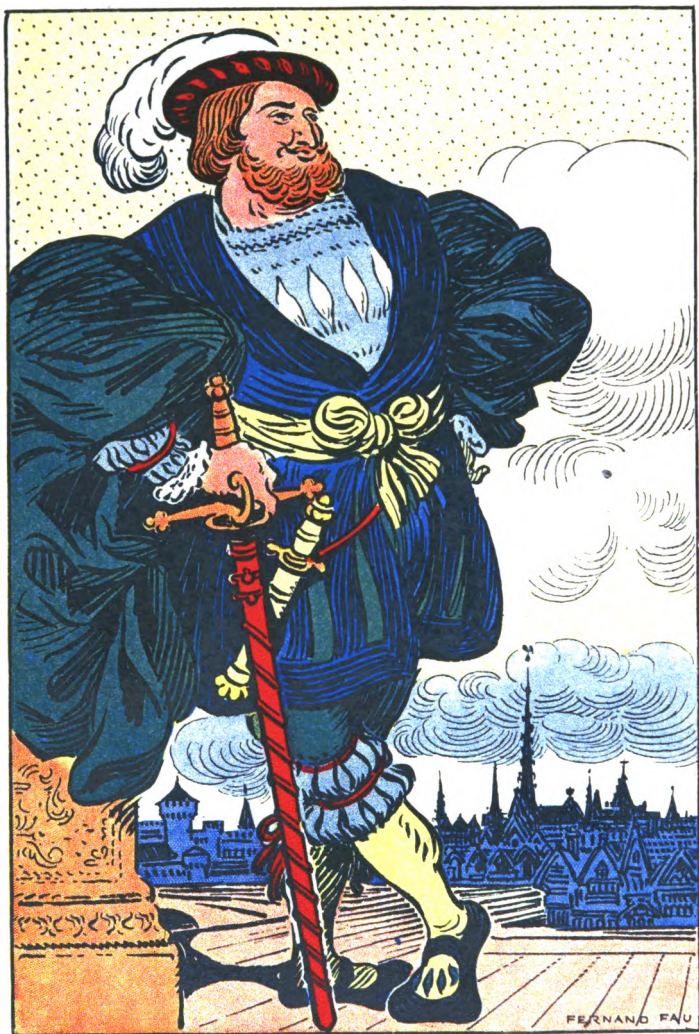


Rabelais pour la jeunesse

François Rabelais, Marie Butts

Library
of the
University of Wisconsin

General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.



PANTAGRUEL. I.

PANTAGRUEL

Tome 1

DEUXIÈME MILLE

**TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS**

COPYRIGHT, 1910, BY THE LIBRAIRIE LAROUSSE, PARIS

RABELAIS
POUR LA JEUNESSE

PANTAGRUEL

Texte adapté par Marie BUTTS

*4 planches hors texte en couleur
et 32 dessins de Fernand FAU*

Tome 1



LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MON JEUNE AMI

ROBERT LE BRAZ

M. B.

178091

OCT 11 1913

6 508 554



X39Y mem
 R10 X39Y
 P R10
 .2 P
 1 1910a
 v. 1

PROLOGUE DE L'AUTEUR



TRÈS illustres et très chevaleresques champions, vous avez naguère vu, lu et su les grandes et inestimables chroniques de l'énorme géant Gargantua, et vous les avez crues comme l'Évangile, et vous y avez maintes fois passé votre temps; c'est pourquoi vous êtes bien dignes de grande louange et de mémoire sempiternelle. Ma volonté serait que chacun laissât sa propre besogne, ne se souciât plus de son métier et mît ses affaires propres en oubli, pour vaquer entièrement à l'étude des chroniques sans que son esprit fût distrait, jusqu'à ce qu'on les sût par cœur; afin que si d'aventure l'art de l'imprimerie cessait, ou en cas que tous les livres périssent, au temps à venir chacun les pût bien enseigner à ses enfants, et les donner à ses successeurs et survivants, comme de main en main.

J'ai connu de hauts et puissants seigneurs en bon nombre, qui, lorsqu'ils rentraient bredouilles de la chasse, étaient bien marris, comme vous le pensez, mais leur refuge de réconfort, afin de ne se point morfondre, était de réciter les inestimables faits dudit Gargantua.

Il y a d'autres personnes par le monde (ce ne sont point ici des fariboles), qui, étant grandement affligées du mal de dents, après avoir dépensé tous leurs biens en médecins, sans en rien profiter, n'ont trouvé remède plus expédient que de mettre lesdites chroniques entre deux bons linges bien chauds, et de les appliquer au lieu de la douleur, les saupoudrant avec un peu de poudre d'Oribus(1).

Mais que dirai-je des pauvres varioleux et gouteux ? Oh ! combien de fois nous les avons vus, à l'heure où ils étaient bien oints et graissés à point, quand les dents leur tressaillaient (2) comme font les marchettes (3) d'un clavier d'orgue ou d'épinette quand on joue dessus ; que faisaient-ils alors ? Toute leur consolation n'était que d'ouïr lire quelque page dudit livre.

Est-ce rien cela ? Trouvez-moi livre en quelque

(1) Poudre imaginaire. — (2) Elles claquaient de fièvre. —
(3) Touches.

langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ait telles vertus, propriétés et prérogatives ! Non, messieurs, non, il n'y en a point. Il est sans pair, incomparable : je maintiendrai ceci jusqu'au bûcher *exclusivement*.

Voulant donc (moi, votre humble esclave) accroître vos passe-temps davantage, je vous offre à présent un autre livre de même monnaie, sinon qu'il est un peu plus digne de foi que n'était l'autre. Et il ne m'advint jamais de mentir, ou d'assurer chose qui ne fût véritable. C'est des horribles faits et prouesses de Pantagruel, que j'ai servi à gages jusqu'à présent, quand, par son congé, je m'en suis venu visiter mon pays de vaches et savoir s'il y a encore en vie quelques-uns de mes parents.

Pourtant, afin que je termine ce prologue : tout comme je me donne à cent mille diables en cas que je mente en toute l'histoire d'un seul mot, pareillement que le feu de saint Antoine vous brûle en cas que vous ne croyiez fermement tout ce que je vous raconterai en cette présente chronique.

PANTAGRUEL

CHAPITRE PREMIER

De la naissance du très redouté Pantagruel.



Le géant Gargantua avait quatre cent quatre-vingt quarante et quatre ans lorsque naquit son fils Pantagruel. Badebec, la mère de Pantagruel, mourut en le mettant au monde. Pour entendre pleinement la cause et la raison du nom qui lui fut donné à son baptême, vous noterez que dans cette année il y eut une sécheresse si grande que trente-six mois trois semaines quatre jours treize heures et quelque peu davantage passèrent sans pluie, avec chaleur du soleil si véhémence que toute la terre en était aride. Les arbres n'avaient plus ni feuille, ni fleur; les herbes étaient sans verdure, les rivières taries, les fontaines à sec. Les pauvres poissons délaissés de

leurs propres éléments vaguaient et criaient par la terre horriblement ; les oiseaux tombaient de l'air par faute de rosée. On trouvait par les champs les loups, renards, cerfs, sangliers, daims, lièvres, lapins, belettes, fouines, blaireaux et autres bêtes, mortes, la gueule béante. C'était grande pitié de voir les hommes. Vous les eussiez aperçus tirant la langue comme lévriers qui ont couru six heures ; plusieurs se jetaient dans les puits. Oh ! que bienheureux fut en cette année-là celui qui avait une cave fraîche et bien garnie !

Un jour de vendredi, visiblement furent vues sortir de terre de grosses gouttes d'eau, comme quand quelque personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à se réjouir, espérant que cette rosée remplacerait la pluie. Mais lorsque chacun voulut en recueillir et en boire à plein godet, ils trouvèrent que ce n'était que saumure, pire et plus salée que ne l'est l'eau de la mer, car toute sueur est salée.

Et, parce que ce propre jour naquit Pantagruel, son père lui fit donner tel nom : car *Panta*, en grec, veut dire *comme tout*, et *Gruel*, en langue arabe, signifie *altéré*.

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe ? Ce fut Gargantua son père : car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, si beau et si grand, il ne savait que dire et que faire. Devait-il pleurer pour

le deuil de sa femme, ou rire pour la joie d'avoir un fils ?

Il demeurerait empêtré comme la souris prise au piège ou le milan au lacet.

« Pleurerai-je, disait-il, oui, car, pourquoi ? Ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela au monde. Jamais je ne la verrai, jamais je n'en recouvrerai une telle ; ce m'est une perte inestimable ! Vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, mon amie, mon petit lapin (toutefois elle avait bien trois arpents et deux sexterées de hauteur), ma tendrette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verrai. Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée ! Ha, fausse mort, tu m'as outragé en me ravissant celle à laquelle l'immortalité appartenait de droit. »

Ce disant, il pleurait comme une vache ; mais soudain il riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire : « Ho, mon petit fils, disait-il, mon peton, que tu es joli, si joyeux, si riant, si beau ! Ho, ho, ho, ho, que je suis aise ! buvons ho ! laissons toute mélancolie ; apporte du meilleur ; rince les verres, mets la nappe, souffle ce feu, allume cette chandelle, ferme cette porte, taille la soupe, renvoie ces pauvres en leur baillant (1)

(1) Donnant.

ce qu'ils demandent; prends ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieux fêter les commères. »

Ce disant, il entend la litanie des prêtres qui portaient sa femme en terre et s'attriste de nouveau. Mais il ne veut pas pleurer trop longtemps : « Ma femme est morte, dit-il, je ne la ressusciterai point par mes pleurs : elle est bien, elle est en paradis, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités. Il me faut penser à en trouver une autre. »



CHAPITRE II

De l'enfance de Pantagrue.



N raconte d'Hercule que, tout petit, encore au berceau, il étouffa deux serpents ; mais cela n'était rien, car lesdits serpents étaient bien petits et fragiles.

Mais Pantagrue, étant encore au berceau, fit chose bien plus épouvantable. Je m'interromps ici pour dire comment, à chacun de ses repas, il buvait le lait de quatre mille six cents vaches et comment, pour lui faire un poëlon à cuire sa bouillie, tous les chaudronniers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie et de Bramont en Lorraine furent occupés. Et on lui servait ladite bouillie en un grand tambour de basque, qui est encore à présent à Bourges, près du palais ; mais les dents lui étaient déjà tant crues et fortifiées qu'il enleva un grand

morceau dudit tambour, comme on le voit encore très bien.

Un certain jour, vers le matin, quand on voulut le faire téter une de ses vaches (car il n'eut jamais d'autre nourrice), il se défit des liens qui l'attachaient par un bras à son berceau, prit ladite vache par-dessous le jarret, lui mangea la moitié du ventre et l'eût toute dévorée, si elle n'eût crié horriblement, auquel cri le monde arriva et l'on ôta la vache des mains de Pantagruel. Mais le jarret lui demeura et il le mangea très bien comme vous le feriez d'une saucisse. Et quand on voulut lui ôter l'os, il l'avalâ comme un cormoran ferait d'un petit poisson ; et après il commença à dire : « Bon, bon, bon, » — car il ne savait pas encore bien parler — voulant donner à entendre qu'il l'avait trouvé fort bon et qu'il fallait lui en donner toujours autant. Ce que voyant, ceux qui le servaient le lièrent de gros câbles, comme ceux du gros navire français qui est au Havre-de-Grâce (1), en Normandie.

Mais un jour, un grand ours que nourrissait son père s'échappa et vint lui lécher le visage. Alors Pantagruel se défit de ses câbles, vous prit Monsieur del'Ours, et vous le mit en pièces comme un poulet. C'est pourquoi Gargantua, craignant qu'il ne se blessât, fit faire quatre grosses chaînes

(1) Le Havre.



Pantagruel enfant dévore une vache.

de fer pour le lier, et fit ajuster des arcs-boutants à son berceau. On peut voir à La Rochelle une de ces chaînes, que l'on tend au soir entre les deux tours du havre. Une autre est à Lyon, une autre à Angers, et la quatrième fut emportée par des diables pour lier Lucifer, qui se déchainait en ce temps-là, à cause d'une colique qui le tourmentait extraordinairement, pour avoir mangé l'âme d'un sergent, en fricassée, à son déjeuner. Ainsi Pantagruel demeura coi et pacifique, car il ne pouvait rompre facilement toutes ces chaînes,

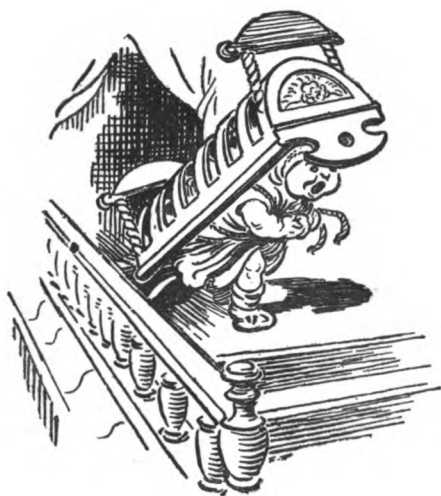
d'autant plus qu'il n'avait pas assez d'espace dans son berceau pour donner la secousse des bras.

Mais voici qu'arriva un jour de grande fête, et son père Gargantua offrit un beau banquet à tous les princes de sa cour. Je crois bien que tous les officiers de sa cour étaient si occupés au service du festin que l'on ne se souciait point du pauvre Pantagruel, qui demeurait ainsi à l'écart. Que fit-il ? Ce qu'il fit, mes bonnes gens, écoutez : Il essaya de rompre les chaînes du berceau avec les bras, mais il ne put, car elles étaient trop fortes ; il trépigna donc tant des pieds qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutefois était fort épais, et, dès qu'il eut mis les pieds dehors, il se glissa le plus bas possible dans son lit, en sorte qu'il finit par toucher la terre de ses pieds. Alors, avec une grande puissance, il se leva, emportant son berceau ainsi lié sur le dos, comme une tortue qui monte contre une muraille ; et, à le voir, il semblait que ce fût une grande caraque (1) de cinq cents tonneaux qui était debout.

En ce point il entre en la salle où l'on banquetait, si hardiment qu'il épouvanta bien l'assistance ; mais, ayant les bras liés dans son berceau, il ne pouvait rien prendre à manger, donc à grand'peine il s'inclinait pour prendre avec sa langue quelque lippée. Voyant cela, son père com-

(1) Sorte de navire.

prit qu'on l'avait laissé sans lui donner à manger, et, par le conseil des princes et seigneurs présents, ainsi que des médecins, il commanda que son fils fût délié. Lorsqu'il fut déchaîné, on le fit asseoir et il mit aussitôt son berceau en plus de cinq cent mille pièces d'un coup de poing, qu'il frappa au milieu par dépit, avec protestation de jamais n'y retourner.



CHAPITRE III

Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge.



INSI croissait Pantagruel de jour en jour, et profitait à vue d'œil, et son père s'en réjouissait par affection naturelle. Et il lui fit faire, comme il était petit, une arbalète pour s'ébattre après les oisillons, qu'on appelle à présent la grande arbalète de Chantelle (1).

Puis il l'envoya à l'école pour apprendre et passer son jeune âge. Il vint à Poitiers pour étudier et y profita beaucoup. Voyant que les écoliers avaient parfois des loisirs et ne savaient à quoi passer le temps, il en eut compassion. Un jour, il prit, d'un grand rocher qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ douze toises

(1) Arsenal renommé au moyen âge.

en carré et quatorze pans d'épaisseur, et il la mit sur quatre piliers au milieu d'un champ, bien à son aise, afin que lesdits écoliers, quand ils ne sauraient faire autre chose, passassent le temps à monter sur ladite pierre et à y banqueter avec force flacons, jambons et pâtés, et à écrire leurs noms dessus avec un couteau, et à présent on l'appelle la Pierre levée.

Après cela, lisant les belles chroniques de ses ancêtres, il trouva que Geoffroy de Lusignan, dit Geoffroy à la Grande Dent, grand-père du beau-cousin de la sœur aînée de la tante du gendre de l'oncle de la bru de sa belle-mère, était enterré à Maillezais; il prit donc un jour *campos* pour le visiter, comme un homme de bien. Partant de Poitiers avec quelques-uns de ses compagnons, ils se rendirent à Maillezais, où ils visitèrent le sépulcre de Geoffroy à la Grande Dent. Voyant sa portraiture, Pantagruel en eut quelque peu de frayeur, car il est représenté comme un homme furieux, tirant à demi son grand couteau de sa gaine. Les chanoines de l'endroit lui dirent que les peintres et les poètes ont liberté de peindre à leur plaisir ce qu'ils veulent. Mais il ne se contenta pas de cette réponse et dit : « Il n'est point ainsi peint sans cause. Je pense qu'à sa mort on lui a fait quelque tort dont il demande vengeance à ses parents; je m'en enquerrai et je ferai ce qu'il y aura lieu de faire. »

Il ne retourna pas à Poitiers, mais il voulut visiter les autres universités de France. Passant donc à La Rochelle, il se mit sur mer et vint à Bordeaux, où il ne trouva rien de bien intéressant, si ce n'est des gabarriers (1) jouant à la fossette sur la grève. De là il vint à Toulouse, où il apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains, comme c'est l'usage parmi les écoliers de ladite université; mais il n'y demeura guère, quand il vit qu'ils faisaient brûler leurs régents (2) tout vifs.

Puis il vint à Montpellier, où il trouva joyeuse compagnie, et où il pensa se mettre à étudier la médecine, mais il considéra que l'état était par trop fâcheux et mélancolique. C'est pourquoi il voulut étudier le droit, mais, voyant qu'il n'y avait là, en fait de légistes, que trois teigneux et un pelé, il partit de ce lieu. Et, au passage, il fit le pont du Gard et l'amphithéâtre de Nîmes en moins de trois heures, puis il vint à Avignon, où il ne fut pas trois jours qu'il ne devînt amoureux.

Ce que voyant, son pédagogue, nommé Épistémon (3), l'en tira et le mena à Valence en Dauphiné. Là il vit que les maroufles de la ville bat-

(1) Patrons ou déchargeurs de *gabares*, grandes embarcations à voiles et à rames, transportant les marchandises sur les cours d'eau, ou servant à charger et décharger les navires. — (2) Professeurs. — (3) Ce nom signifie : savant.

taient les écoliers, ce dont il eut du dépit. Un beau dimanche, que tout le monde dansait publiquement, un écolier (1) voulut entrer dans la danse, mais lesdits marouffles ne le permirent point. Alors Pantagruel leur donna la chasse à tous, jusques au bord du Rhône, et il voulait tous les faire noyer. Mais ils se cachèrent sous terre comme des taupes, bien à une demi-lieue sous le Rhône, et les trous se voient encore. Puis il quitta Valence et, en trois pas et un saut, vint à Angers, où il se trouvait fort bien et il y fût demeuré quelque temps, si la peste ne l'en eût chassé.

Il vint donc à Bourges, où il étudia bien longtemps et profita beaucoup en la faculté des lois (2).

Partant de Bourges, il vint à Orléans et, là, trouva force rustres d'écoliers qui lui firent grande chère à sa venue, et, en peu de temps, il apprit avec eux à jouer à la paume, si bien qu'il en était maître. Car les étudiants dudit lieu en font bel exercice, et ils le menaient parfois dans les fies pour s'ébattre au jeu du poussavant. Quant à ce qui en est de se rompre fort la tête à étudier, il ne le faisait point, de peur que la vue ne lui diminuât. Et un jour où l'on passa licencié ès lois quelqu'un des écoliers de sa connaissance, qui n'avait guère de science, mais en revanche savait

(1) Étudiant. — (2) Faculté de droit.

fort bien danser et jouer à la paume, il fit le blason et la devise des licenciés en ladite université, disant :

En la main une raquette,
Une loi en la cornette ¹.
Une basse danse au talon,
Vous voilà passé coquillon ².

(1) Sorte de coiffure, s'attachant sous le menton. — (2) Qui porte le *cucullio*, le bonnet doctoral; coquillon signifie donc docteur.



CHAPITRE IV

Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français.



UELQUE jour, je ne sais quand, Pantagruel se promenait après souper près de la porte par laquelle on passe pour aller à Paris. Là il rencontra un écolier tout joliet, qui venait par ce chemin, et après qu'ils se furent salués, il lui demanda : « Mon ami, d'où viens-tu à cette heure ? » L'écolier répondit : « De la célèbre académie que l'on vocite (1) Lutèce. — Qu'est-ce à dire ? » dit Pantagruel à l'un de ses gens. — « C'est, répondit-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris, dit-il, et à quoi passez-vous le temps, vous autres **messieurs**, étudiants à Paris. » — L'écolier répondit : « Nous

(1) Appelle.

transfretons la Séquane, au dilucule et crépuscule; nous déambulons par les quadrvies de l'urbe; nous cauponisons, dans les tavernes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule, belles spatules vervecines perforaminées de pétrosil. Et si, par forte fortune, il y a rareté ou pénurie de pécune en nos marsupies et qu'elles soient exhaustes de métal ferruginé, pour l'écot nous dimittons nos codices et vestes opignerées (1). » — A quoi Pantagruel dit : « Quel diable de langage est ceci ? Par Dieu, tu es quelque hérétique ! — Non, seigneur, dit l'écolier, car libentissimement dès qu'il illusce quelque minutule lesche de jour, je démigre en quelqu'un de ces tant bien architecturés moutiers. Je révère les olympicoles. Je dilige et redame mes proximes (2). — Diable, dit Pantagruel, que veut dire ce fou ? Je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique et qu'il nous charme comme un enchanteur. » — A quoi dit un de ses gens : « Seigneur, sans nul doute, ce galant veut contrefaire

(1) Nous passons la Seine en bateau au point du jour et au crépuscule; nous déambulons par les carrefours de la ville; nous mangeons, dans les tavernes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule, de belles épaules de mouton piquées de persil. Et si, par hasard, il y a rareté ou pénurie de monnaie en nos bourses et qu'elles soient taries de métal frappé, pour l'écot nous déposons nos cahiers et nos vêtements en gage.

(2) Car très volontiers, dès qu'il luit quelque légère trainée de jour, j'émigre dans une de ces églises si bien construites. Je révère les saints. Je chéris et j'aime mon prochain.

la langue des Parisiens; mais il ne fait qu'écorcher le latin et croit ainsi pindariser (1). Il lui semble qu'il est quelque grand orateur en français parce qu'il dédaigne l'usage commun de parler. » — A quoi dit Pantagruel : « Est-il vrai ? » — L'écolier répondit : « Seigneur messire, mon génie n'est point apte nate à ce que dit ce plagitiose nébuleux pour escorier la cuticule de notre vernacule gallique (2). — Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler. Mais d'abord, réponds-moi, d'où es-tu ? » — A quoi dit l'écolier : « L'origine primève de mes ayes et ataves fut indigène des régions lémoviques (3). — J'entends bien, dit Pantagruel, tu es Limousin pour tout potage, et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or viens ça, que je te donne un tour de peigne (4). »

Alors il le prit à la gorge, en lui disant : « Tu écorches le latin; par saint Jean, je t'écorcherai tout vif. » Alors le pauvre Limousin commença à dire : « Vée dicou ! gentilâtre, ho, saint Marsault, adjouda my; hau, hau, laissas à guau, au nom de Dious, et ne me touques grou (5). »

(1) Imiter Pindare, poète lyrique grec, célèbre pour la beauté un peu emphatique de ses vers.

(2) Mon génie n'est point, à ce que dit ce criminel vaurien, né propre à écorcher la peau de notre langue vulgaire, le français.

(3) L'origine première de mes aïeux et bis-aïeux fut indigène des régions limousines.

(4) Que je te rosse.

(5) Eh ! dites donc, mon gentilhomme. O saint Martial, à mon secours ! Ho ! Ho ! finissez, au nom de Dieu, et ne me frappez pas !

A quoi dit Pantagruel : « A cette heure, tu parles naturellement. » Et il le laissa. Mais le malheureux écolier fut tant altéré toute sa vie qu'il disait souvent que Pantagruel le tenait à la gorge, et après quelques années mourut de soif ; ce faisant la vengeance divine et nous démontrant qu'il convient d'éviter les mots épaves (1) avec pareille diligence que les patrons de navires évitent les rochers de la mer.

(1) Mots inusités.



CHAPITRE V

Comment Pantagruel vint à Paris.



PRÈS que Pantagruel eut fort bien étudié à Orléans, il résolut de visiter la grande université de Paris ; mais, avant de partir, il fut averti qu'une grosse et énorme cloche était à Saint-Aignan dudit Orléans, gisant à terre depuis passé deux cent quatorze ans, car elle était si grosse que, par aucun engin, on ne la pouvait seulement mettre hors de terre, bien que l'on y eût appliqué tous les moyens dont parlent Vitruve, Albertus, Euclide, Théon, Archimède et Héro. Tout n'y servait de rien. A l'humble requête des citoyens et habitants de ladite ville, Pantagruel décida de la porter au clocher qui lui était destiné. Il vint donc au lieu où elle était, et la leva de terre avec le petit doigt aussi facilement que vous le feriez

d'une sonnette. Et, avant de la porter au clocher, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville et la faire sonner par toutes les rues, en la portant en sa main : dont tout le monde se réjouit fort; mais il en advint un inconvénient bien grand, car, la faisant ainsi sonner par les rues, tout le bon vin d'Orléans tourna et se gâta.

Cela fait, Pantagruel vint à Paris avec ses gens. Et, à son entrée, tout le monde sortit pour le voir, car vous savez bien que le peuple de Paris est sot par nature. Les Parisiens le regardaient en grand ébahissement, et non sans grande peur qu'il n'emportât le Palais ailleurs, en quelque pays lointain, comme son père avait emporté les cloches de Notre-Dame, pour les attacher au cou de sa jument.

Pantagruel étudia fort bien à Paris et profita de même, car il avait l'entendement profond et une capacité de mémoire à la mesure de douze tonneaux d'huile. Et comme il était ainsi établi dans cette ville, il reçut un jour une lettre de son père, qui l'exhortait à la vertu et au travail et terminait ainsi son épître :

« Encore que mon feu père de bonne mémoire, Grandgousier, eût adonné toute son étude à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et à ce que mon labeur en l'étude correspondît très bien, voire encore outrepassât son désir, toutefois, comme tu peux bien comprendre, le temps n'était pas aussi propre ni commode aux



Pantagruel fait sonner par les rues la cloche de Saint-Aignan.

lettres qu'il ne l'est à présent, et je n'avais à beaucoup près d'aussi bons précepteurs que les tiens. Le temps était encore ténébreux. Il sentait encore l'infélicité et calamité des Goths qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. Mais la lumière et la dignité ont été rendues aux lettres, et j'y vois tel amendement, que je serais à présent reçu avec difficulté en la première classe des petits grimaux (1), moi qui, en mon âge viril, étais — et

(1) Écoliers.

non à tort — réputé le plus savant dudit siècle.

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues honorées : grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante ; hébraïque, chaldaïque, latine. L'imprimerie si élégante et correcte, maintenant en usage, a été inventée en mon vivant, par inspiration divine, comme — à contrefil — l'artillerie par suggestion diabolique. Le monde entier est plein de gens savants. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes (1) que les docteurs et prêcheurs de mon temps.

« Que dirai-je ? Les femmes et les jeunes filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Si bien qu'à l'âge où je suis, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, que je n'avais point eu le loisir de comprendre en mon jeune âge. Et volontiers je me délecte à lire Plutarque (2) ou les beaux dialogues de Platon (3), en attendant l'heure où il plaira à Dieu de me commander de sortir de cette terre.

« C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste que tu emploies ta jeunesse à bien profiter dans tes études. Tu es à Paris, tu as ton professeur Épistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endocliner. J'entends et veux que tu apprennes les lan-

(1) Savants. — (2) Historien grec. — (3) Philosophe grec.

gues parfaitement. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je te donnai quelque goût quand tu étais encore petit, à l'âge de cinq ou six ans; poursuis le reste et sache tous les principes de l'astronomie. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et que tu les expliques avec philosophie.

« Et quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement : qu'il n'y ait mer, ni rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et arbrisseaux des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et du Midi : que rien ne te soit inconnu.

« Puis soigneusement visite les livres des médecins grecs, arabes et latins, et, par fréquentes anatomies, acquiers une parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme. Bref, que je te voie un abîme de science : car dorénavant, puisque tu deviens homme et te fais grand, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos d'étude, et apprendre l'équitation et les armes, pour défendre ma maison et secourir nos amis en toutes leurs affaires, contre les assauts des malfaiteurs.

« Mais, parce que, selon le sage Salomon, sapience (1) n'entre pas en âme malintentionnée, et

(1) Sagesse.

science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient de tenir pour suspects les abus du monde. Sois serviable à tous tes prochains et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis la compagnie des gens auxquels tu ne veux point ressembler. Et quand tu auras acquis tout le savoir de Paris, reviens vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir.

« D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars.

« Ton père,
« Gargantua. »

Cette lettre reçue et vue, Pantagruel prit de nouveau courage et fut enflammé plus que jamais pour l'étude, en sorte que, en le voyant travailler, vous eussiez dit que tel était son esprit parmi les livres comme le feu parmi les brandes, tant il l'avait infatigable et ardent.



CHAPITRE VI

*Comment Pantagruel trouva Panurge (1), lequel
il aima toute sa vie.*



UN jour Pantagruel, se promenant hors de la ville, vers l'abbaye de Saint-Antoine, devisant et philosophant avec ses gens et quelques écoliers, rencontra un homme beau de stature et élégant en toutes les lignes du corps, mais pitoyablement blessé en diverses places, et si mal en ordre qu'il semblait avoir échappé aux chiens, ou plutôt ressemblait à un cueilleur de pommes du pays de Perche. D'aussi loin que le vit Pantagruel, il dit aux assistants : « Voyez-vous cet homme qui vient par le chemin du pont de Charenton ? Par ma foi, il n'est pauvre que par fortune, car je vous assure

(1) Ce nom signifie : homme qui sait tout faire.

à sa physionomie que la nature l'a produit en riche et noble lignée, mais les aventures l'ont réduit en telle pénurie et indigence. » Et lorsqu'il fut vis-à-vis de leur groupe : « Mon ami, lui dit Pantagruel, je vous prie que vous veuillez un peu vous arrêter ici et répondre à ce que je vous demanderai, et vous ne vous en repentirez point ; j'ai très grand désir de venir à votre aide de mon mieux, en la calamité où je vous vois, car vous me faites grand'-pitié. Donc, mon ami, dites-moi, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? que cherchez-vous ? et quel est votre nom ? »

Le compagnon lui répondit par tout un discours en langue germanique.

A quoi répondit Pantagruel : « Mon ami, je ne comprends point ce baragouin ; si donc vous voulez que l'on vous comprenne, parlez un autre langage. »

Alors le compagnon lui répondit en anglais, en espagnol, en basque, en italien, en hollandais, en hébreu, en latin et dans quelques autres langues encore.

A la fin : « Mon ami, dit Pantagruel, ne savez-vous parler français ?

— Si fait, très bien, seigneur, répondit le compagnon ; Dieu merci, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ai été nourri jeune au jardin de France : c'est la Touraine.

— Donc, dit Pantagruel, racontez-nous quel est

votre nom, et d'où vous venez ; car, par ma foi, je vous ai déjà pris en si grand amour que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougeriez jamais de ma compagnie, et, vous et moi, nous ferons un nouveau pacte d'amitié, tel que celui qui fut entre Énée et Achate (1).

— Seigneur, dit le compagnon, mon vrai et propre nom de baptême est Panurge et à présent je viens de Turquie, où je fus mené prisonnier lorsqu'on alla à Mételin (2) en la male (3) heure. Et volontiers je vous raconterai mes aventures, qui sont plus merveilleuses que celles d'Ulysse (4) ; mais puisqu'il vous plaît de me retenir avec vous — et j'accepte volontiers l'offre, protestant de ne jamais vous quitter — nous aurons, en autre temps plus commode, assez le loisir d'en raconter. Car, pour cette heure, j'ai nécessité bien urgente de manger ; j'ai dents aiguës, appétit dévorant. »

Alors Pantagruel commanda qu'on le menât en son logis et qu'on lui apportât force vivres, ce qui fut fait. Et il mangea très bien ce soir-là et s'alla coucher en sortant de souper et dormit jusqu'au lendemain, à l'heure du dîner, en sorte qu'il ne fit que trois pas et un saut du lit à table.

(1) Compagnon le plus fidèle d'Énée, héros de l'*Énéide* de Virgile.

— (2) Allusion à une petite croisade qui eut lieu en 1502 contre les Turcs. — (3) Mauvaise. — (4) Voir l'*Odyssee* d'Homère.

Pantagruel, attentif aux lettres et admonitions de son père, voulut un jour essayer son savoir. Il afficha donc à tous les carrefours de la ville neuf mille sept cent soixante et quatre conclusions (1) en toutes sciences, et il touchait dans ces propositions les plus forts doutes qui fussent. Et premièrement, à la rue du Fouarre, il tint contre tous les régents, écoliers et orateurs, et leur fit tourner les talons. Puis, en Sorbonne, il tint contre tous les théologiens, par l'espace de six semaines, depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, excepté deux heures d'intervalle pour prendre sa réfection. Mais il n'empêchait point lesdits théologiens sorbonniques de se rafraîchir à leurs buvettes accoutumées.

La plupart des seigneurs de la cour, maîtres des requêtes, présidents, conseillers, les gens des comptes, avocats et autres, ainsi que les échevins (2) de Paris, avec les médecins, assistèrent à la discussion. Pantagruel les mit tous à court de réponses, et leur montra visiblement qu'ils n'étaient que veaux en robe de docteur. Tout le monde commença donc à parler de son savoir si merveilleux, jusqu'aux bonnes femmes lavandières, rôti-seuses et autres, lesquelles, quand il passait par les rues, disaient : « C'est lui. »

(1) Propositions à soutenir en discussion publique.

(2) Magistrats municipaux.

Or, en cette propre saison, un procès était pendant à la cour entre deux gros seigneurs. Leur querelle était si haute et difficile en droit que la cour du parlement n'y entendait que le haut allemand (1). Les plus savants docteurs de tous pays furent appelés par le roi pour résoudre la question. Ils restèrent assemblés par l'espace de quarante et six semaines, mais ils ne surent point mettre le cas au net, en façon quelconque, ce dont ils avaient grand dépit. Mais un d'entre eux, un jour qu'ils étaient tous philogrobolisés (2) du cerveau, leur dit : « Messieurs, nous ne trouvons ni fond ni rive en cette affaire; plus nous l'étudions, moins nous y entendons, et, à mon avis, nous n'en sortirons qu'à déshonneur. Mais voici mon conseil. Vous avez bien ouï parler de ce grand personnage, maître Pantagruel, que l'on a reconnu être savant au-dessus de la capacité du temps de maintenant dans les grandes disputations; je suis d'opinion que nous l'appelions et conférons avec lui de cette affaire; car jamais homme n'en viendra à bout si ce n'est lui. » A quoi volontiers consentirent tous ces conseillers et docteurs et l'envoyèrent querir sur l'heure, et lui livrèrent les pièces du procès qui faisaient presque le faix de quatre gros ânes. Pantagruel éblouit les juges par son savoir et il

(1) N'y comprenait rien. — (2) Mot inventé.

réussit à mettre les parties d'accord, si bien que toutes deux étaient contentes de l'arrêt, ce qui est chose quasi incroyable. Les conseillers et autres docteurs demeurèrent évanouis en extase bien trois heures, ravis en admiration de la prudence de Pantagruel, et ils y seraient encore si l'on n'eût apporté force vinaigre et eau de rose pour leur faire revenir le sens et l'entendement.



CHAPITRE VII

*Comment Panurge raconte la manière
comment il échappa de la main des Turcs.*



Le pauvre Panurge était décharné comme un hareng saur, aussi courait-il comme un chat maigre.

Un jour qu'il riait d'une plaisanterie qu'il avait faite sur Pantagruel, celui-ci lui dit : « Panurge, qu'est-ce que vous avez à rire ? — Seigneur, dit-il, je contais à nos amis en quel état m'ont mis ces diables de Turcs. — Mais dites-moi comment, dit Pantagruel, vous échappâtes de leurs mains.

— Seigneur, dit Panurge, je ne vous en mentirai de mot. Les Turcs m'avaient mis à la broche tout lardé, comme un lapin, car j'étais si maigre que ma chair eût été fort mauvaise viande sans cette précaution, et en ce point ils me faisaient rôtir tout

vif. Ainsi, comme ils me rôtièrent, le rôtiereur s'endormit. Alors je prends avec les dents un tison, par le bout où il n'était pas brûlé, et je vous le jette au giron de mon rôtiereur, et un autre je le jette le mieux que je peux sous un lit de camp qui était auprès de la cheminée et où était la paille de monsieur mon rôtiereur. Immédiatement la paille prit feu. La flamme s'étendit de la paille au lit et du lit au plancher, qui était revêtu de bois de sapin. Le feu que j'avais jeté au giron de mon rôtiereur le brûla longtemps sans qu'il s'en aperçût. Alors se levant encore tout étourdi, il cria à la fenêtre tant qu'il put : « Dal baroth ! dal « baroth ! » ce qui veut dire : « Au feu ! au feu ! » Puis il vint droit à moi pour me jeter tout au feu, et déjà il avait coupé les cordes dont on m'avait lié les mains et il coupait les liens des pieds, lorsque le maître de la maison, entendant le cri du feu, et sentant déjà la fumée de la rue où il se promenait avec quelques autres pachas, courut tant qu'il put pour y donner secours et pour emporter les bagues (1). A peine arrivé, il tire la broche où j'étais embroché et tue tout raide mon rôtiereur. Il est vrai que, lorsqu'il retira la broche de mon corps, je tombai à terre près des landiers (2) et me fis un peu de mal dans ma chute : toutefois il ne fut

(1) Le bagage, le mobilier.

(2) Grands chenets de cuisine.

point grand, car les lardons soutinrent le coup. Puis mon pacha, voyant que le cas était désespéré, et que sa maison était brûlée sans rémission et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appelant Grilgoth, Astaroth, Rapalus et Gribouillis par neuf fois.

« Ce que voyant, j'eus pour plus de cinq sous de peur, car je me disais : Les diables viendront à cette heure pour emporter ce fou ici ; seraient-ils bien gens pour m'emporter aussi ? Je suis à demi rôti déjà. Mais je fis le signe de la croix et nul ne vint. Ce que connaissant, mon vilain pacha se voulait tuer de ma broche et s'en percer le cœur. Il la mit en effet contre sa poitrine, mais elle ne put outrepasser, car elle n'était pas assez pointue. Il poussait tant qu'il pouvait, mais en vain. Alors je vins à lui, disant : « Messire, tu « perds ici ton temps, car tu ne te tueras jamais « ainsi ; tu te blesseras quelque peu et tu lan- « guiras toute ta vie entre les mains des barbiers. « Mais, si tu veux, je te tuerai ici tout franc, en « sorte que tu n'en sentiras rien. Crois- moi, j'en « ai tué d'autres, qui s'en sont bien trouvés. — « Ha, mon ami, dit-il, je t'en prie, et ce faisant, « je te donne ma bourse ; tiens, la voilà. Il y a « dedans six cents séraphs (1) et quelques beaux « diamants et rubis. »

(1) Monnaie d'Égypte.

— Et où sont-ils ? dit Epistémon. — Par saint Jean, dit Panurge, ils sont bien loin s'ils vont tousjours. Mais où sont les neiges d'antan ? (1). — Achève, dit Pantagruel, je te prie, que nous sachions comment tu accoutras ton pacha. — Foi d'homme de bien, dit Panurge, je n'en mens de mot : je vous le lie pieds et mains de mes cordes, si bien qu'il n'eût su regimber, puis je lui passe ma broche à travers le corps et je le pends, accrochant la broche à deux gros crampons qui soutenaient des hallebardes. Et je vous attise un beau feu au-dessous et vous flambe mon milord, comme on fait les harengs saurs à la cheminée. Puis, prenant sa bourse, et un petit javelot qui était sur les crampons, je m'enfuis le beau galop.

« Quand je fus descendu dans la rue, je trouvai tout le monde qui était accouru au feu pour l'éteindre à force d'eau. Et me voyant ainsi à demi rôti, ils eurent pitié de moi naturellement et jetèrent toute leur eau sur moi, et me rafraichirent joyeusement, ce qui me fit fort grand bien. Ils ne me firent aucun mal, sinon un vilain petit Turc, bossu par-devant, qui furtivement croquait mes lardons ; mais je lui donnai si fort sur les doigts avec mon javelot qu'il n'y revint pas deux fois. Notez que mon rôtissement me guérit en-

(1) Refrain d'une ballade de François Villon, poète du *xv^e* siècle.



Les chiens accourent droit à Panurge, sentant l'odeur de sa chair demi-roussie.

tièrement d'une sciatique à laquelle j'étais sujet depuis plus de sept ans.

« Or, pendant que les Turcs s'amusaient à me regarder, le feu triomphait et prenait en plus de deux mille maisons, si bien que quelqu'un d'entre eux s'en avisa et cria : « Par Mahomet, toute la « ville brûle et nous nous amusons ici ! » Ainsi chacun s'en va à sa chacunière (1). Moi, je prends mon chemin vers la porte. Quand je fus sur un petit tertre qui est auprès, je me retournai, comme la femme de Loth, et je vis toute la ville brûlant, dont je fus fort aise, mais j'en fus bien puni ! — Comment ? dit Pantagruel. — Tandis que je regardais en grande liesse ce beau feu, dit Panurge, me moquant en disant : « Ha ! pauvres puces, « ha ! pauvres souris, vous aurez mauvais hiver, « le feu est en votre grenier, » sortirent plus de six, voire plus de treize cent et onze chiens, gros et menus tous ensemble, de la ville, fuyant le feu. D'un trait ils accourent droit à moi, sentant l'odeur de ma chair demi-roussie, et ils m'eussent dévoré sur l'heure si je n'eusse pensé à un remède bien opportun contre le mal de dents. — Et à quel propos, dit Pantagruel, craignais-tu le mal de dents ? N'étais-tu point guéri de tes rhumes ? — Pâques de soles ! (2), répondit Panurge, est-il

(1) Au domicile de chacun.

(2) Pâques de soleil ! juron de Louis XI.

mal de dents plus grand que lorsque les chiens vous tiennent aux jambes? Mais soudain je m'avise de mes lardons, et je les jette au milieu d'eux. Les chiens d'aller et de s'entrebattre à belles dents, à qui aurait les lardons. Par ce moyen, ils me laissèrent, et je les laisse aussi se pelaudant (1) l'un l'autre. Ainsi j'échappe gaillard et de belle humeur, et vive la rôtisserie! »

(1) Se tenant aux poils.



CHAPITRE VIII

Des mœurs et conditions de Panurge.



PANURGE était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit ; il avait le nez un peu aquilin, fait en manche de rasoir. Il était alors de l'âge de trente-cinq ans, ou environ, très fin, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il était sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutefois il avait soixante-trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la moins vilaine et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait. Malfaisant, trompeur, buveur, batteur de pavé, s'il en était à Paris,

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Et toujours il machinait quelque chose contre les sergents et contre le guet.

Une fois, il assemblait trois ou quatre bons rustres, les faisant boire comme des templiers, sur le soir; après il les menait au-dessous de Sainte-Genève, ou auprès du collège de Navarre, et à l'heure où le guet montait par là (ce qu'il connaissait en mettant son épée sur le pavé et l'oreille auprès, et, lorsqu'il entendait son épée branler, c'était signe infailible que le guet était près), à l'heure donc, lui et ses compagnons prenaient un tombereau et lui donnaient le branle, le ruant de grande force contre la vallée; ils mettaient ainsi tout le pauvre guet par terre, puis s'enfuyaient de l'autre côté, car, en moins de deux jours, Panurge connut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris.

D'autres fois il faisait, sur quelque belle place par où ledit guet devait passer, une trainée de poudre à canon, et, à l'heure où il passait, y mettait le feu, et puis prenait son passe-temps à voir la bonne grâce qu'ils avaient en fuyant.

Quant aux pauvres maîtres ès arts et aux théologiens, il les persécutait plus que tous autres. S'il rencontrait quelques-uns d'entre eux dans la rue, jamais il ne manquait de leur faire quelque mal, maintenant leur mettant une crotte dans leurs chaperons à bourlet(1), maintenant leur atta-

(1) Bonnets des maîtres ès arts.

chant de petites queues de renard ou des oreilles de lièvre par derrière ou quelque autre mal.

Un jour que l'on avait ordonné à tous les théologiens de se trouver en Sorbonne pour examiner les articles de la foi, il fit un affreux mélange, composé de force ail, d'assa fœtida, de ricin, de toutes sortes de substances mal odorantes et, de fort bon matin, il en oignit tout le treillis de la Sorbonne, en sorte que le diable n'y eût pas tenu. Et toutes ces bonnes gens rendaient là leurs gorges devant tout le monde, et il en mourut dix ou douze de peste; quatorze en furent lépreux, dix-huit en furent couverts d'ulcères, et plus de vingt-sept en eurent la variole.

En son habit Panurge avait plus de vingt-six petites pochettes, pleines, l'une d'un petit couteau effilé comme une aiguille de pelletier, dont il coupait les bourses; l'autre de verjus qu'il jetait aux yeux de ceux qu'il trouvait; l'autre de graters (1), empennés de petites plumes d'oisons ou de chapons qu'il jetait sur les robes et bonnets des bonnes gens. En l'autre, un tas de cornets tout pleins de puces et de poux, qu'il empruntait aux guenaux (2) de Saint-Innocent et les jetait avec de belles petites plumes sur les collets des plus sucrées (3) demoiselles qu'il trouvait. En l'autre, un

(1) Fruits de la plante nommée grateron ou caille-lait. Garnis de petits poils crochus, ils s'attachent aux vêtements. — (2) Mendiants du cimetière des Innocents. — (3) Délicates.

briquet garni d'amorces, d'allumettes, de pierre à feu et tout autre appareil requis pour faire du feu.

En une autre, une provision de fil et d'aiguilles, dont il faisait mille petites diableries. En une autre, il avait une petite bouteille pleine de vieille huile, et quand il trouvait un homme ou une femme qui eût quelque belle robe, il leur en graissait et gâtait tous les beaux endroits, sous le semblant de les toucher et de dire : « Voici de bon drap, voici de bon satin, bon taffetas, madame, ou monsieur. » Ce disant, il leur mettait la main sur le collet, et la vilaine tache y demeurait perpétuellement.

En une autre, il avait tout plein d'euphorbe pulvérisée bien subtilement (1), et là-dedans il mettait un mouchenez (2) beau et bien ouvré. Et quand il se trouvait en compagnie de quelque bonne dame, il la mettait sur le sujet de lingerie, puis il tirait son mouchenez, disant : « Tenez, tenez, voyez en ceci de l'ouvrage ! Il est de Frontignan ou de Fontarabie. » Et il le secouait bien fort à son nez et la faisait éternuer quatre heures sans repos. En une autre, une pince, un pélican (3), un crochet et quelques autres outils de fer, dont il n'y avait ni porte, ni coffre qu'il ne crochetât.

(1) Réduite en poudre très fine. — (2) Mouchoir. — (3) Instrument de dentiste.

CHAPITRE IX

Comment Pantagruel, apprenant que les Dipsodes envahissaient le pays des Amaurotes, partit de Paris.



EU de temps après, Pantagruel reçut la nouvelle que son père avait été enlevé au pays des fées par Morgane, comme le furent jadis les héros Ogier et Arthur. Il apprit en même temps que les Dipsodes (1), entendant parler de la disparition de Gargantua, étaient sortis de leurs limites et avaient dévasté un grand pays d'Utopie (2), et tenaient alors la grande ville des Amaurotes (3) assiégée. Alors Pantagruel partit de Paris sans dire adieu à nul, car l'affaire requérait diligence, et

(1) Ce nom signifie : gens altérés. — (2) Ce nom signifie : nulle part. — (3) Ce nom signifie : gens inconnus.

il vint à Rouen, avec ses compagnons : Panurge, Épistémon, Eusthénès et Carpalim (1). Puis ils arrivèrent à Honfleur, où ils prirent la mer.

Le vent du nord-ouest se levant, ils donnèrent pleines voiles, cinglèrent vers la haute mer et, en peu de jours, passant Porto Santo et Madère, ils firent escale aux îles Canaries. De là partant, ils firent voile, au vent de la Transmontane (2); passant par Méden, par Uti, par Uden, par Gélasim, par les Iles des Fées et près du royaume d'Achorie (3), finalement ils arrivèrent au pays d'Utopie, distant de la ville des Amaurotes par trois lieues, et quelque peu davantage.

Quand ils eurent abordé et se furent rafraîchis, Pantagruel dit : « Enfants, la ville n'est pas loin d'ici; avant de pousser plus loin, il serait bon de délibérer de ce qui est à faire, afin de ne pas ressembler aux Athéniens, qui ne consultaient jamais, sinon une fois l'acte accompli. Êtes-vous résolus à vivre et mourir avec moi? — Seigneur, oui, disent-ils tous, tenez-vous assuré de nous, comme de vos propres doigts. — Or, dit Pantagruel, il n'y a qu'un point qui tient mon esprit en suspens : c'est que je ne sais en quel ordre ni en quel nombre sont les ennemis qui tiennent la ville assiégée, car, si je le savais, je m'y rendrais en

(1) Eusthénès signifie : robuste; Carpalim : alerte. — (2) Vent du nord. — (3) Pays imaginaires.

plus grande assurance. Avisons donc ensemble du moyen comment nous le pourrons savoir. »

A quoi tous ensemble dirent : « Laissez-nous y aller voir, et nous attendez ici : car aujourd'hui même nous en apporterons nouvelles certaines.

— Moi, dit Panurge, j'entreprends d'entrer en leur camp au milieu des gardes et du guet et de banqueter avec eux, sans être reconnu de nul, de visiter l'artillerie, les tentes des capitaines et de me prélasser parmi les bandes, sans jamais être découvert, car je suis de la lignée de Zopire (1).

— Moi, dit Épistémon, je sais tous les stratagèmes et toutes les prouesses des vaillants capitaines et champions des temps passés, et toutes les ruses et finesses de la discipline militaire. J'irai, et, encore que je fusse découvert, je leur échapperai, en leur faisant croire de vous tout ce qui me plaira, car je suis de la lignée de Simon (2).

— Moi, dit Eusthénès, j'entrerai à travers leurs tranchées, malgré le guet et tous les gardes, car je leur passerai sur le corps, en leur rompant les jambes, fussent-ils même aussi forts que le diable, car je suis de la lignée d'Hercule (3).

— Moi, dit Carpalim, j'y entrerai si les oiseaux

(1) Ami de Darius, célèbre pour sa ruse. — (2) Guerrier grec, perfide et menteur, qui persuada aux Troyens de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois renfermant l'élite des Grecs (Voir l'*Enéide*, de Virgile). — (3) Héros renommé pour sa force.

y entrent, car j'ai le corps si agile, que j'aurai sauté leurs tranchées et traversé tout leur camp, avant qu'ils m'aient aperçu. Et je ne crains ni trait, ni flèche, ni cheval tant léger qu'il soit, fût-ce même Pégase (1) de Persée, ou Pacolet (2); devant eux j'échapperai gaillard et sauf. J'entreprends de marcher sur les épis de blé, sur l'herbe des prés, sans qu'elle fléchisse sous moi, car je suis de la lignée de Camille (3), amazone. »

(1) Cheval ailé célèbre dans la mythologie. — (2) Cheval de bois enchanté dont il est question dans le roman de *Valentin et Orson*. — (3) Amazone célèbre pour sa légèreté à la course.



CHAPITRE X

Comment les compagnons de Pantagruel déconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement.



ANDIS que Carpalim parlait encore, ils avisèrent six cent soixante chevaliers, montés à l'avantage sur chevaux légers, qui accouraient là pour voir quel navire c'était qui avait de nouveau abordé au port, et qui couraient à bride abattue pour les prendre, s'ils eussent pu. Alors dit Pantagruel : « Enfants, retirez-vous dans le navire, voyez de nos ennemis qui accourent, mais je vous les tuerai ici comme des bêtes, fussent-ils dix fois plus nombreux ; cependant retirez-vous et en prenez votre passe-temps. »

Là-dessus, répondit Panurge : « Non, seigneur, il n'est point raisonnable que vous fassiez ainsi,

mais, au contraire, retirez-vous dans le navire, vous et les autres ; car moi tout seul, je les découperai, mais il ne faut pas tarder ; avancez-vous. » — A quoi dirent les autres : « C'est bien dit, seigneur, retirez-vous et nous aiderons ici à Panurge et vous connaîtrez ce que nous savons faire. »

Alors Panurge dit : « Je le veux bien, mais, au cas où vous fussiez les plus faibles, je ne vous ferai point défaut. »

Panurge tira deux grandes cordes de la nef (1) ; il les attacha au tour (2) qui était sur le tillac (3), et les étendit sur le rivage, en faisant faire à l'une un long circuit, à l'autre un circuit plus court dedans le premier. Et il dit à Épistémon : « Entrez dans le navire, et, quand je vous crierai, tournez avec diligence le tour sur le tillac, en ramenant à vous ces deux cordes. » Puis il dit à Eusthénès et à Carpalim : « Enfants, attendez ici et vous offrez franchement à ces ennemis et faites semblant de vous rendre, mais veillez à ne point vous laisser cerner de ces cordes ; retirez-vous toujours au dehors du circuit. »

Panurge entra promptement dans le navire et prit un faix de paille et une charge de poudre à canon, et la répandit sur le cercle formé par les cordes et il se tint auprès avec un charbon ardent.

(1) Vaisseau. — (2) Cabestan. — (3) Pont d'un bateau.

Tout soudain arrivèrent à grande force les chevaliers, et les premiers furent entraînés par la violence de leur charge jusqu'auprès du navire, et, parce que le rivage glissait, ils tombèrent, eux et leurs chevaux, jusqu'au nombre de quarante et quatre. Ce que voyant, les autres approchèrent, pensant qu'on leur avait résisté à l'arrivée. Mais Panurge leur dit : « Messieurs, je crains que vous ne vous soyez fait mal ; pardonnez-le nous, car ce n'est pas notre faute ; c'est l'eau de mer, toujours onctueuse, qui a rendu le rivage glissant. Nous nous rendons à votre bon plaisir. »

Autant en dirent ses deux compagnons, et Épistémon, qui était sur le tillac. Cependant Panurge s'éloignait, et, voyant que tous les chevaliers ennemis étaient cernés par les cordes et que ses deux compagnons s'en étaient allés pour faire place à tous ces chevaliers qui en foule allaient voir le navire, — se demandant qui était dedans, — cria soudain à Épistémon : « Tire, tire ! » Alors Épistémon commença de tirer au tour et les deux cordes s'empêtrèrent entre les chevaux et les jetaient par terre bien aisément avec leurs cavaliers. Ce voyant, les chevaliers tirèrent leurs épées. Alors Panurge mit le feu à la traînée de poudre et les fit tous brûler là, excepté un qui était monté sur un cheval turc et qui tenta de s'enfuir. Mais, quand Carpalim l'aperçut, il courut après en telle hâte qu'il l'attrapa en moins de cent pas, et sautant sur

la croupe de son cheval, l'embrassa par derrière et l'amena au navire.

Cette défaite parachevée, Pantagruel fut bien joyeux, et loua merveilleusement l'industrie de ses compagnons et les fit rafraîchir et bien manger sur le rivage joyeusement, et leur prisonnier avec eux familièrement. Toutefois le pauvre diable n'était point assuré que Pantagruel ne le dévorât tout entier, ce qu'il eût fait — tant il avait la gorge large — aussi facilement que vous avaleriez une dragée, ou un âne un grain de millet.

Carpalim ayant pris du gibier de tout genre, ils banquetèrent et se réjouirent; c'était triomphe de les voir bâfrer ! Alors dit Panurge : « Plût au ciel que chacun de vous eût deux paires de sonnettes au menton et que j'eusse au mien les grosses horloges de Rennes, de Poitiers, de Tours et de Cambrai, pour voir l'aubade que nous donnerions en remuant nos lèvres !

— Mais, dit Panurge, il vaut mieux penser à nos affaires un peu, et par quel moyen nous pourrions venir à bout de nos ennemis. — C'est bien avisé, » dit Pantagruel. Il demanda donc à leur prisonnier : « Mon ami, dis-nous ici la vérité, et ne nous mens en rien, si tu ne veux être écorché tout vif : car c'est moi qui mange les petits enfants. Détaille-nous entièrement l'ordre, le nombre et la force de l'armée. »

A quoi le prisonnier répondit : « Seigneur, sa-



Carpalim attrapa le fuyard en moins de cent pas.

chez pour la vérité qu'en l'armée sont trois cents géants, tous armés de pierres de taille, grands à merveille, toutefois point du tout autant que vous, excepté un qui est leur chef et a nom Loupgarou : celui-là est tout armé d'enclumes gigantesques ; cent soixante-trois mille piétons, dont l'armure est en peaux de lutins — gens forts et courageux ; onze mille quatre cents hommes d'armes ; trois mille six cents doubles canons et des arbalètes sans nombre ; quatre-vingt quatorze mille pionniers. — Voire mais, dit Pantagruel, le

roi y est-il ? — Oui, sire, dit le prisonnier, il y est en personne, et nous le nommons Anarche (1), roi des Dipsodes. Sa tente est gardée par les géants. — C'est assez, dit Pantragrue. Sus, enfants ! Êtes-vous décidés à y venir avec moi ? » A quoi répondit Panurge : « Dieu confonde qui vous laissera !

— Nous allons nous amuser, dit Épistémon. — Vous comptez sans votre hôte, répondit Pantagrue ; j'ai grand'peur qu'avant la nuit vous ne soyez poursuivis à grands coups de pique et de lance. — Baste, dit Épistémon, je vous les rends à rôtir ou bouillir, à fricasser ou mettre en pâté. Ils ne sont point en aussi grand nombre que les soldats de Xerxès, car il en avait trente cent mille, et toutefois Thémistocle les confondit avec peu de gens. N'ayez pas de souci, pour Dieu ! — Sus donc, enfants, dit Pantagrue, commençons à marcher. »

(1) Ce nom signifie : sans maître.



CHAPITRE XI

*Comment Pantagrueul eut victoire bien étran-
gement des Dipsodes et des géants.*



PRÈS tous ces propos, Pantagrueul ap-
pela leur prisonnier et le renvoya,
disant : « Va-t'en à ton roi en son
camp, et lui dis nouvelles de ce que
tu as vu, et qu'il se prépare à me
festoyer demain sur le midi ; car, dès que mes
galères seront venues, ce qui sera demain matin
au plus tard, je lui prouverai par mes dix-huit
cent mille combattants et sept mille géants, tous
plus grands que tu ne me vois, qu'il a agi fol-
lement et contre la raison, d'assaillir ainsi mon
pays. » Pantagrueul feignait donc d'avoir une
armée sur mer.

Mais le prisonnier répondit qu'il se rendait son
esclave et qu'il préférerait ne jamais retourner à ses

gens, mais plutôt combattre avec Pantagruel contre eux. A quoi Pantagruel ne voulut consentir, mais lui commanda qu'il s'en allât ainsi qu'il avait dit et lui remit une boîte pleine d'euphorbe et de grains de thyméléa (1), confits dans de l'eau ardente, en forme de compote, lui commandant de la porter à son roi, et de lui dire que, s'il en pouvait manger une once sans boire, il pourrait lui résister sans peur.

Le prisonnier lui présenta alors la requête que, touchant sa rançon, il le voulût traiter raisonnablement. A quoi répondit Pantagruel que sa fin n'était ni de piller ni de rançonner les humains, mais de les enrichir et de leur donner la liberté totale.

Le prisonnier parti, Pantagruel dit à ses gens : « Enfants, j'ai donné à entendre à cet homme que nous avons une armée sur mer et que nous ne donnerons l'assaut à nos ennemis que demain sur le midi, afin que, s'attendant à une grande venue de gens, cette nuit ils s'occupent à mettre en ordre et à fortifier leurs remparts, mais mon intention est que nous chargions sur eux à l'heure du premier somme. »

Laissons ici Pantagruel avec ses compagnons et parlons du roi Anarche et de son armée.

Quand donc le prisonnier fut arrivé au camp,

(1) Poivre de montagne.

il se transporta vers le roi et lui conta comment était venu un grand géant nommé Pantagruel, qui avait déconfit et fait rôtir cruellement tous les six cent cinquante et neuf chevaliers, et lui seul était sauvé pour en porter la nouvelle. Davantage il avait charge dudit géant de lui dire qu'il lui apprêtât à dîner le lendemain sur le midi, car il était décidé à l'envahir à ladite heure.

Puis il lui remit cette boîte où étaient les confitures. Mais à peine en eut-il avalé une cuillerée qu'il lui vint un tel échauffement de la gorge, avec ulcération de la luette, que la langue lui pela. Et quelque remède qu'on lui donnât, il ne trouva allègement quelconque, sinon de boire sans rémission, car, dès qu'il ôtait le gobelet de la bouche, la langue lui brûlait. On se mit donc à lui verser le vin dans la bouche avec un entonnoir. Ce que voyant, ses capitaines, pachas et gens de garde goûtèrent lesdites drogues pour voir si vraiment elles altéraient si fort ceux qui en mangeaient, et il leur en prit comme à leur roi.

Et tous se mirent si bien à vider les flacons que le bruit se répandit partout le camp que le prisonnier était de retour, et que l'assaut devait avoir lieu le lendemain et que le roi et les capitaines s'y préparaient déjà, avec les gens de garde, et cela en buvant à tire-larigot. C'est pourquoi

tous les hommes d'armes se mirent à chopiner et trinquer de même. Bref, ils burent tant et tant qu'ils s'endormirent comme porcs, sans ordre dans le camp.

Maintenant, retournons au bon Pantagruel et racontons comment il se comporta en cette affaire.

Partant du lieu où il était sur le rivage, il prit le mât de leur navire en sa main comme un bourdon (1) et mit dans la hune deux cent trente-sept tonneaux de vin blanc en guise de provisions de route, et attacha à sa ceinture la chaloupe toute pleine de sel, aussi aisément que les femmes portent leurs petits panerots (2). C'est ainsi qu'il se mit en chemin avec ses compagnons. Quand il fut près du camp des ennemis, Pantagruel dit à Carpalim : « Allez dans la ville, grimpant comme un rat contre la muraille, comme vous le savez bien faire, et leur dites qu'à l'heure présente ils sortent et donnent sur les ennemis (3) aussi roidement qu'ils le pourront, et, ceci dit, descendez et prenez avec vous une torche enflammée pour mettre ainsi le feu dans toutes les tentes et tous les pavillons du camp, puis vous crierez tant que vous pourrez de votre grosse voix, qui est plus épouvantable que ne

(1) Bâton de pèlerin. — (2) Petits paniers. — (3) Les ennemis assiégeaient la ville des Amaurotes, qui étaient les sujets de Pantagruel.

l'était celle de Stentor (1), et vous partirez dudit camp. — Voire mais, dit Carpalim, ne serait-il pas bon que j'enclouasse toute leur artillerie? — Non, non, dit Pantagruel, mais mettez le feu à leur poudre. »

Carpalim partit sur-le-champ et fit comme il avait été décrété par Pantagruel. Et tous les combattants qui étaient dans la ville en sortirent. Alors Carpalim mit le feu aux tentes et aux pavillons des ennemis, passant légèrement sur eux, sans qu'ils sentissent rien, tant ils ronflaient et dormaient profondément. Il vint au lieu où était l'artillerie et mit le feu à leurs munitions, mais ce ne fut point sans danger, car le feu fut si soudain qu'il faillit embraser le pauvre Carpalim. Et, n'eût été sa merveilleuse agilité, il était fricassé comme un poulet.

Quand il fut hors des tranchées, il s'écria si épouvantablement qu'il semblait que tous les diables fussent déchaînés. Auquel son s'éveillèrent les ennemis, mais savez-vous comment? Aussi étourdis que le premier son de matines.

Pendant ce temps, Pantagruel commença de semer le sel qu'il avait en sa barque, et, parce que les ennemis dormaient la bouche ouverte, il leur en remplissait le gosier, tant que ces pauvres hères toussaient comme des renards. Après quoi il les

(1) Guerrier grec doué d'une voix formidable.

arrosa d'eau, si copieusement qu'il les noya tous, hormis les trois cents géants.

Oh ! qui pourra maintenant raconter comment Pantagruel se porta contre les trois cents géants ? Oh ! ma muse, inspire-moi à cette heure, restaure-moi mes esprits, car voici la difficulté : de pouvoir exprimer l'horrible bataille qui fut faite !



CHAPITRE XII

Comment Pantagruel défit les trois cents géants armés de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine.



ES géants, voyant que tout leur camp était noyé, emportèrent leur roi Anarche à leur cou, le mieux qu'ils purent. Quand Panurge les aperçut, il dit à Pantagruel : « Seigneur, voyez là les géants qui sont sortis : donnez dessus de votre mât, à la vieille escrime. Car c'est à cette heure qu'il faut se montrer homme de bien. Et de notre côté nous ne vous faudrons pas. Prenez courage, frappez d'estoc et de taille (1). — De courage, j'en ai pour plus de cinquante francs, dit Pantagruel. Mais quoi, Hercule lui-même n'osa jamais entre-

(1) De la pointe et du tranchant de l'épée.

prendre contre deux. — Vous comparez-vous à Hercule? dit Panurge. Vous avez plus de force aux dents et plus de bon sens au doigt que n'eut jamais Hercule en tout son corps et toute son âme. L'homme vaut autant qu'il s'estime. »

Tandis qu'ils parlaient encore, voici arriver Loupgarou, avec tous ses géants, lequel, voyant Pantagruel tout seul, fut épris de témérité et d'outrecuidance, par l'espoir qu'il avait de tuer le pauvre bonhomme. Il dit donc à ses compagnons géants : « Si aucun d'entre vous entreprend de combattre contre ceux-ci, je vous ferai mourir cruellement. Je veux que vous me laissiez combattre seul, pendant que vous prendrez votre passe-temps à nous regarder. » Alors tous les géants se retirèrent avec leur roi là auprès, où étaient les flacons de vin, et Panurge et ses compagnons avec eux, et le roi et les géants les firent banqueter et Panurge leur contaït de belles histoires.

Loupgarou s'adressa donc à Pantagruel avec une masse toute d'acier, pesant neuf mille sept cents quintaux deux quarterons, au bout de laquelle étaient treize pointes de diamant dont la moindre était grosse comme la plus grande cloche de Notre-Dame de Paris. Cette masse était fée, elle ne pouvait se rompre, mais, au contraire, tout ce que le géant touchait se rompait sur-le-champ. Comme il approchait en grande fierté, la gueule



Combat de Pantagruel et de Loupgarou.

ouverte, Pantagruel vint contre lui hardiment, et s'écria aussi haut qu'il put : « A mort, coquin ! à mort ! » pour lui faire peur par son horrible cri. Puis il lui jeta, de sa barque qu'il portait à sa ceinture, plus de dix-huit caques (1) et un minot (2) de sel, dont il lui remplit le gosier, le nez et les yeux. Irrité, Loupgarou lui lança un coup de sa massue, lui voulant rompre la cervelle, mais Pantagruel fut habile et eut toujours bon pied

(1) Barriques. — (2) Mesure de capacité.

et bon œil. Il recula du pied gauche un pas en arrière, mais il ne sut si bien faire que le coup ne tombât sur sa chaloupe, laquelle se brisa en quatre mille quatre-vingt et six pièces et versa le reste du sel à terre.

Ce que voyant, Pantagruel lui donna du gros bout de son mât en estoc en pleine poitrine, et retirant le coup à gauche en taillade, il lui frappa entre le cou et le collet, puis, avançant le pied droit, lui donna dans le ventre un coup du haut bout de son mât, sur quoi la hune se brisa, et trois ou quatre des tonneaux de vin qui restaient se répandirent. Loupgarou crut que le vin était son sang qui coulait. Pantagruel voulut redoubler ses coups, mais Loupgarou, haussant sa masse, avança sur lui, et de toute sa force la voulait enfoncer sur Pantagruel. De fait il lui en donna vertement, mais le coup déclina à droite, par la brusque agilité de Pantagruel, et sa masse entra plus de soixante-treize pieds en terre, à travers un gros rocher.

Voyant que Loupgarou s'amusait à tirer sur sa masse, qui tenait en terre entre le roc, Pantagruel lui courut sus et lui voulut trancher la tête tout net, mais son mât, de male fortune, toucha un peu au fût de la masse du géant qui était fée, comme nous l'avons dit; par ce moyen son mât lui rompit à trois doigts de la poignée. Dont il fut plus étonné qu'un fondeur de cloches et s'é-

cria : « Ha ! Panurge, où es-tu ? » Ce qu'entendant, Panurge dit au roi et aux géants : « Par Dieu ! ils se feront du mal ! qui les séparera ? » Mais les géants festoyaient comme s'ils fussent de noce. Alors Carpalim voulut se lever de là pour secourir son maître ; mais un géant lui dit : « Si tu bouges d'ici, tu es mort ! »

Puis Pantagruel, ainsi destitué d'arme, reprit le bout de son mât et en frappa le géant, mais il ne lui faisait pas plus de mal que vous n'en feriez en donnant une chiquenaude à une enclume de forgeron. Pendant ce temps Loupgarou tirait sa masse de terre, et l'avait déjà tirée, et la préparait pour en frapper Pantagruel, mais celui-ci, qui était soudain au remuement (1), déclina tous ses coups, jusqu'à ce qu'une fois, voyant que Loupgarou le menaçait, disant : « Méchant, à cette heure je te hacherai comme chair à pâté ; jamais plus tu n'altéreras les pauvres gens, » Pantagruel lui lança un coup de pied si fort, qu'il le jeta en arrière les quatre fers en l'air, et le traîna sur le dos à la distance de plus d'un trait d'arc. Et Loupgarou s'écriait, rendant le sang par la gorge : « Mahomet ! Mahomet ! Mahomet ! » A sa voix, tous les géants se levèrent pour le secourir. Panurge leur dit : « Messieurs, n'y allez pas, si vous m'en croyez, car notre maître est fou et frappe à tort et à travers

(1) Avait les mouvements prompts.

et ne regarde point où. Il vous donnera malencontre (1). » Mais les géants n'en tinrent pas compte, voyant que Pantagruel était sans bâton.

Lorsque Pantagruel les vit approcher, il prit Loupgarou par les deux pieds, et leva son corps comme une pique en l'air, et de lui il frappait parmi ces géants armés de pierres de taille, et les abattait comme un maçon le fait des morceaux inutiles, si bien que nul ne s'arrêtait devant lui qu'il ne jetât par terre. Pendant ce temps Carpalim et Eusthénès égorgeaient ceux qui étaient étendus à terre. Faites votre compte qu'il n'en échappa pas un seul ! A voir Pantagruel, il semblait un faucheur qui, de sa faux (c'était Loupgarou), abattait l'herbe d'un pré (c'étaient les géants).

Mais à cette escrime, Loupgarou perdit la tête ; ce fut quand Pantagruel en abattit un qui avait nom Riflandouille et qui était armé à haut appareil, c'était de pierre de grès. Un éclat de cette pierre avait déjà coupé la gorge tout outre à Épistémon, car autrement la plupart étaient armés à la légère, les uns de pierre de tuf et les autres de pierre d'ardoise. Finalement, voyant que tous étaient morts, Pantagruel jeta le corps de Loupgarou aussi fort qu'il put contre la ville, et il tomba comme une grenouille sur la grande place de ladite ville.

(1) Il vous recevra fort mal.

CHAPITRE XIII

*Comment Épistémon, qui avait la tête coupée,
fut guéri habilement par Panurge.*



ETTE gigantesque déconfiture parachevée, Pantagrue se rendit au lieu des flacons et appela Panurge et les autres, lesquels se rendirent à lui, sains et saufs, excepté Eusthénès, qu'un des géants avait égratigné quelque peu au visage, tandis qu'il l'égorgeait, et Épistémon, qui ne comparut point. Ce dont Pantagrue fut si triste, qu'il se voulut tuer soi-même, mais Panurge lui dit : « Seigneur, attendez un peu, nous le chercherons entre les morts et nous verrons s'il est vraiment perdu. » Ainsi donc, comme ils cherchaient, ils le trouvèrent tout raide mort, et sa tête entre ses bras, toute sanglante. Alors Eusthénès s'écria : « Ha ! male mort, tu as enlevé le plus parfait des

hommes. » Et à sa voix Pantagruel mena le plus grand deuil qu'on vît jamais au monde. Mais Panurge dit : « Enfants, ne pleurez goutte : il est encore tout chaud, je vous le guérirai aussi sain qu'il fut jamais. Si je ne le guéris, je veux perdre la tête ; laissez ces pleurs et m'aidez. » Alors il nettoya très bien de beau vin blanc le cou, et puis la tête, et y sinapisa (1) de la poudre de diarmatis (2), qu'il portait toujours dans une de ses poches. Ensuite il les oignit de je ne sais quel onguent et les arrangea veine contre veine, nerf contre nerf, afin qu'il n'eût point le cou tors. Cela fait, il lui fit à l'entour quinze ou seize points d'aiguille, afin que sa tête ne tombât point derechef, puis il mit à l'entour un peu d'un onguent qu'il appelait ressuscitatif.

Soudain Épistémon commença à respirer, puis à ouvrir les yeux, puis à bâiller, puis à éternuer. Alors dit Panurge : « A cette heure, il est guéri assurément. » Et il lui donna à boire un verre d'un grand vilain vin blanc, avec une rôtie sucrée. En cette façon Épistémon fut guéri habilement, excepté qu'il fut enrôlé plus de trois semaines et eut toujours désormais une toux sèche.

Et là il commença à parler, disant qu'il avait vu les diables, avait parlé à Lucifer familièrement et fait grande chère en enfer, et dans les champs

(1) Saupoudra. — (2) Poudre imaginaire.

Élysées. Il dit qu'il était bien marri de ce que Panurge l'avait si tôt rappelé à la vie : « Car je prenais, dit-il, singulier passe-temps à voir les damnés. — Comment ? dit Pantagruel. — On ne les traite point, dit Épistémon, si mal que vous le penseriez, mais leur état est changé en étrange façon. Car je vis Alexandre le Grand qui rapetassait (1) de vieilles chausses, et gagnait ainsi sa pauvre vie.

Xerxès criait la moutarde.

Romulus était saunier.

Numa, cloutier.

Brutus et Cassius, arpenteurs.

Cyrus était vacher.

Thémistocle, verrier.

Épaminondas, miroitier.

Démosthène, vigneron.

Cicéron, attise-feu.

Énée était meunier.

Achille, teigneux.

Agamemnon, lèche-casseroles (2).

Ulysse, faucheur.

Nestor, brigand.

Annibal, cuisinier.

Priam vendait les vieux drapeaux.

Lancelot du Lac était écorcheur de chevaux morts.

« Tous les chevaliers de la Table Ronde étaient

(1) Raccommo^dait. — (2) Marmⁱton.

pauvres gagne-deniers, tirant la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlégéthon, Styx, Achéron et Léthé, quand messieurs les diables se veulent ébattre sur l'eau, comme sont les bateliers de Lyon et les gondoliers de Venise. Mais, pour chaque passade, ils n'ont qu'une nasarde, et, sur le soir, quelque morceau de pain moisi.

« Les douze pairs (1) de France sont là et gagnent leur vie à endurer force chiquenaudes et grands coups de poing sur les dents.

Hector était fripesauce (2).

Pâris était pauvre loqueteux.

Achille, botteleur de foin.

Artaxerxès, écumeur de pots.

Néron était vielleur et Fierabras son valet, mais il lui faisait mille maux et lui faisait manger le pain bis et boire le vin aigri; et lui, mangeait et buvait du meilleur.

Jules César et Pompée étaient goudronneurs de navires.

Geoffroy à la Grande dent, allumettier.

Godefroy de Bouillon, dominotier.

Ogier le Danois était fourbisseur de harnais.

Les quatre fils Aymon, arracheurs de dents.

Mélusine était souillarde de cuisine.

Beudoin était marguillier.

Pyrrhus, souillard de cuisine.

(1) Voir la *Chanson de Roland*. — (2) Cuisinier.

Antiochus était ramoneur de cheminées.

Le pape Jules, crieur de petits pâtés ; mais il ne portait plus sa grande et bougresque barbe.

Jean de Paris était graisseur de bottes.

Arthur de Bretagne, dégraisseur de bonnets.

Boniface, pape huitième, était écumeur de marmites.

Le pape Alexandre était preneur de rats.

Cléopâtre était revendeuse d'oignons.

Sémiramis épouillait les bélîtres.

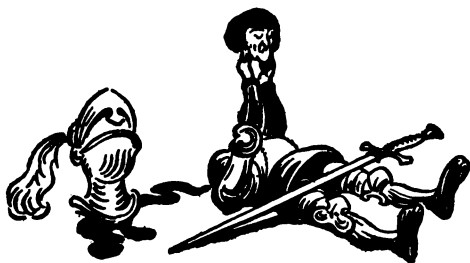
Didon vendait des mousserons.

« En cette façon, ceux qui avaient été grands seigneurs en ce monde-ci gagnaient leur pauvre méchante vie là-bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avaient été indigents en ce monde, par delà étaient grands seigneurs à leur tour. Je vis Diogène, qui se prélassait en magnificence, avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa main droite, et faisait enrager Alexandre le Grand, quand il n'avait pas bien rapetassé ses chausses, et le payait en grands coups de bâton.

— Or, dit Pantagruel, réserve-nous ces beaux contes à une autre fois. Seulement dis-nous comment y sont traités les usuriers. — Je les vis, dit Épistémon, tous occupés à chercher les épingles rouillées et les vieux clous parmi les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde. Mais le quintal de ces quincaileries ne

vaut qu'un morceau de pain ; encore les vend-on malaisément : par ainsi les pauvres hères sont parfois plus de trois semaines sans manger morceau ni miette, et ils travaillent jour et nuit, attendant la foire à venir ; mais de ce travail et de ce malheur ils ne se souviennent pas, tant ils sont actifs et maudits.

— Or, dit Pantagruel, faisons bonne chère et buvons, je vous prie, enfants. » Alors ils dégainèrent des tas de flacons et ils firent grande chère des munitions du camp. Mais le pauvre roi Anarche ne se pouvait réjouir. Panurge dit donc : « De quel métier ferons-nous monsieur du roi ici, afin qu'il soit déjà tout expert en l'art quand il sera par delà, à tous les diables ? — Vraiment, dit Pantagruel, tu as raison d'y penser ; fais-en à ton plaisir, je te le donne. — Grand merci, dit Panurge, le présent n'est pas de refus et je l'aime de vous. »



CHAPITRE XIV

Comment Pantagruel entra dans la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roi Anarche et le fit crieur de saulcevert (1).



PRÈS cette victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes, dire et annoncer comment le roi Anarche était pris et tous leurs ennemis défaits. Cette nouvelle entendue, tous les habitants de la ville sortirent au-devant de lui, en bon ordre, et, en grande pompe triomphale, avec une liesse divine, ils le conduisirent en la ville. De beaux feux de joie furent faits par toute la ville, et de belles tables rondes, garnies de force vivres, furent dressées par les rues.

(1) Sauce piquante, que l'on criait dans les rues de Paris.

Mais Pantagruel, tout le sénat assemblé, dit : « Messieurs, pendant que le fer est chaud, il faut le battre; allons donc prendre d'assaut tout le royaume des Dipsodes. Que ceux qui voudront venir avec moi s'apprêtent à marcher demain. Non qu'il me faille plus de gens pour m'aider à le conquérir, mais je vois que cette ville est si pleine d'habitants qu'ils ne peuvent se tourner dans les rues; donc je les mènerai comme une colonie en Dipsodie et je leur donnerai tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, plaisant, par-dessus tous les pays du monde. Que chacun de vous qui y voudra venir soit prêt comme je l'ai dit. » Ce conseil fut divulgué par la ville, et le lendemain se trouvèrent en la place devant le palais jusques en nombre de dix-huit cent cinquante et six mille et onze, sans les femmes et les petits enfants. Ils commencèrent à marcher droit en Dipsodie et ils marchaient en fort bon ordre.

Mais, avant de poursuivre cette entreprise, je vous veux dire comment Panurge traita son prisonnier, le roi Anarche. Il l'habilla d'un beau petit pourpoint de toile, tout déchiqueté comme la cornette d'un Albanais, et de belles chausses à la marinière, sans souliers. Il lui mit un petit bonnet pers (1), avec une grande plume de chapon et une belle ceinture de pers et vert, disant que cette

(1) Couleur intermédiaire entre le vert et le bleu.



Panurge fait chanter le roi Anarche.

livrée lui convenait bien, vu qu'il avait été pervers. Alors Panurge l'amena devant Pantagruel et lui dit : « Connaissez-vous ce rustre ? — Non, certes, dit Pantagruel. — C'est monsieur du roi. Je le veux faire homme de bien ; ces diables de rois ne sont que veaux, et ne savent ni ne valent rien ; ils ne s'entendent qu'à faire des maux à leurs pauvres sujets et à troubler tout le monde par la guerre, pour leur inique et détestable plaisir. Je le veux mettre à métier et le faire crieur de sauce piquante. Commence donc à crier : « Vous

faut-il point de saulcevert? » — Et le pauvre diable criait. « C'est trop bas, » dit Panurge, et il le prit par l'oreille en disant : « Chante plus haut : sol, ré, do. Ainsi... diable ! tu as bon gosier, tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi. »

Ainsi fut Anarche bon crieur de sauce piquante. Deux jours après Panurge le maria avec une vieille lanternière. Il leur fit de belles noces : belles têtes de moutons, bonnes andouilles à la moutarde et bons vins. Et Pantagruel leur donna une petite loge auprès de la basse rue et un mortier de pierre pour piler la sauce. Et ils firent en ce point leur petit ménage, et Anarche fut le plus gentil crieur de sauce verte qui fût jamais vu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plâtre, et le pauvre sot n'ose se défendre, tant il est niais.



CHAPITRE XV

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur vit dans sa bouche.



ORSQUE Pantagruel entra, avec toute sa bande, dans les terres des Dipsodes, tout le monde en était joyeux. Les habitants se rendirent à lui tout de suite, et, de leur plein gré, lui apportèrent les clefs de toutes les villes où il allait, excepté les Almyrodes, qui voulurent tenir contre lui et firent réponse à ses hérauts qu'ils ne se rendraient qu'à bonne enseigne. « Qu'on me les mette à sac, » dit Pantagruel. Tous se mirent donc en ordre, comme pour aller donner l'assaut. Mais, en chemin, passant dans une grande campagne, ils furent surpris par une forte averse de pluie. Sur quoi ils commencèrent à se trémousser et à se serrer l'un

contre l'autre. Ce que voyant, Pantagruel leur fit dire par les capitaines que ce n'était rien, et qu'il voyait bien au-dessus des nues que ce ne serait qu'une petite rosée, mais, à toutes fins, qu'ils se missent en ordre et qu'il les voulait couvrir. Alors ils se mirent en bon ordre et bien serrés. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demi, et les couvrit, comme une poule ses poussins.

Cependant, moi qui vous fais ces contes si véridiques, je m'étais caché sous une feuille de bardane, qui n'était pas moins large que l'arche du pont de Monstrible (1), mais quand je les vis ainsi bien couverts, je me joignis à eux pour me mettre à l'abri, mais je ne le pus, tant ils étaient, comme l'on dit, au bout de l'aune faut le drap. Donc, le mieux que je pus, je montai par-dessus et je cheminai bien deux lieues sur sa langue, si bien que j'entrai dans sa bouche. J'y cheminai et j'y vis de grands rochers, je crois que c'étaient ses dents, et de grands prés, de grandes forêts, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poitiers.

Le premier habitant que j'y trouvai fut un bonhomme qui plantait des choux. Tout ébahi, je lui demandai : « Mon ami, que fais-tu ici ? — Je plante, dit-il, des choux. — Pourquoi et comment ? dis-je.

(1) Pont légendaire, qui reposait sur vingt arches de marbre blanc.



Ce que l'auteur vit dans la bouche de Pantagruel.

— Ha ! monsieur, dit-il, nous ne pouvons être tous riches. Je gagne ainsi ma vie et les porte vendre au marché, en la cité qui est ici derrière. — Quoi ! dis-je, il y a ici un nouveau monde ? — Certes, dit-il, il n'est guère nouveau, mais l'on dit bien qu'il y a, hors d'ici, une terre neuve où ils ont soleil et lune, mais celle-ci est plus ancienne. — Voire mais, dis-je, mon ami, comment a nom cette ville où tu portes vendre tes choux ? — Elle a nom Aspharge (1), dit-il ; ses habitants sont gens de bien et vous feront grande chère. »

Bref, je décidai d'y aller.

Or, en mon chemin, je trouvai un compagnon qui leurrait des pigeons. Auquel je demandai : « Mon ami, d'où vous viennent ces pigeons ? — Sire, dit-il, ils viennent de l'autre monde. » Je pensai que, lorsque Pantagruel bâillait, les pigeons à pleines volées entraient dans sa gorge, pensant que ce fût un colombier. Je trouvai la ville belle, bien forte et de bel air.

De là partant, je passai entre les rochers qui étaient les dents de Pantagruel et je fis tant que je montai sur une, et je trouvai là les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force vignes et une infinité de cassines (2) à la mode italienne

(1) Ce nom signifie : gosier.

(2) Petites maisons isolées dans les champs.

dans des champs pleins de délices ; j'y demeurai bien quatre mois.

Puis je descendis par les dents de derrière pour arriver aux mâchoires ; mais, en passant, je fus détroussé des brigands dans une grande forêt qui est vers la partie des oreilles. Puis je trouvai une petite bourgade à la descente — j'ai oublié son nom — où je gagnai quelque peu d'argent pour vivre. Et savez-vous comment ? A dormir ! Car on loue les gens à la journée pour dormir et ils gagnent cinq et six sous par jour, mais ceux qui ronflent bien fort gagnent bien sept sous et demi.

Et là je commençai à penser qu'il est bien vrai, ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sait comment l'autre vit. Vu que nul n'avait encore écrit sur ce pays-là, où il y a plus de vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts, et un gros bras de mer. Mais je l'ai étudié en un grand livre intitulé : *l'Histoire des Gorgias*, car je les ai ainsi nommés parce qu'ils demeurent en la gorge de mon maître Pantagruel. Finalement, je voulus retourner et, passant par sa barbe, je me jetai sur ses épaules et de là je me dévalai en terre et je tombai devant lui. Quand il m'aperçut, il me demanda : « D'où viens-tu, Alcofribas ? (1) » — Je lui réponds : « De votre gorge, monsieur. — Et depuis quand y es-tu ? dit-il. — Depuis, dis-je,

(1) *Alcofribas Nasier*, anagramme de François Rabelais.

que vous alliez contre les Almyrodes. — Il y a, dit-il, plus de six mois. Et de quoi vivais-tu ? Que buvais-tu ? » — Je réponds : « Seigneur, je prenais le barrage (1) des plus friands morceaux qui passaient par votre gorge. — Ha, ha, tu es gentil compagnon, dit-il. Nous avons conquis tout le pays des Dipsodes : je te donne la châtellenie de Salmigondin. — Grand merci, dis-je, monsieur ; vous me faites du bien, plus que je n'ai mérité. »

(1) Droit qui se prélevait sur les denrées, pour l'entretien des ponts et chaussées.



CHAPITRE XVI

Comment Pantagruel transporta en Dipsodie une colonie d'Utopiens.



PRÈS avoir entièrement conquis le pays de Dipsodie, Pantagruel y transporta une colonie d'Utopiens, au nombre de 9 876 543 210 hommes, sans les femmes et les petits enfants : artisans de tous métiers, et professeurs de toutes sciences libérales, pour rafraîchir ledit pays, le peupler et l'orner, car il était mal habité et désert en grande partie. Et il les y transporta, non point tellement à cause de l'excessive multitude d'hommes et de femmes qui étaient en Utopie nombreux comme des sauterelles, non point tellement à cause de la fertilité du sol, de la salubrité du ciel et de la commodité du pays de Dipsodie, que dans le but de maintenir celui-ci dans l'obéissance, en le peu-

plant de ses antiques et fidèles sujets; lesquels, de toute mémoire, n'avaient connu, reconnu, avoué, ni servi autre seigneur que lui; et lesquels avaient tous sucé avec le lait de leurs mères nourricières la douceur de débonnaireté de son règne, si bien qu'il était certain que les Utopiens préféreraient la mort à la révolte contre leur prince, en quelque lieu qu'ils fussent épars et transportés. Et ils entretiendraient en cette fidélité et obéissance les nations nouvellement adjointes à son empire. C'est ce qu'il advint véritablement, et Pantagruel ne fut aucunement trompé dans son attente.

Car, si les Utopiens, avant ce transport, avaient été fidèles et reconnaissants, les Dipsodes, après avoir peu de jours conversé avec eux, l'étaient encore davantage, par je ne sais quelle ferveur naturelle à tous les humains au commencement de toutes œuvres qui leur sont agréables. Ils se plaignaient seulement de ce que la renommée du bon Pantagruel ne fût point venue à eux plus tôt.

Notez donc ici que la manière d'entretenir et de retenir pays nouvellement conquis n'est point (comme a été l'opinion erronée de certains esprits tyranniques, à leur déshonneur et condamnation) de piller, forcer, tourmenter, vexer les peuples, les régissant avec une verge de fer, bref de manger et dévorer les peuples. Mais, comme un enfant nouveau-né, il les faut allaiter, bercer, réjouir. Comme un arbre nouvellement planté, il les faut

appuyer, assurer, défendre contre tous accidents, toutes injures et calamités. Comme une personne sauvée de longue et forte maladie, et venant à convalescence, il les faut choyer, épargner, restaurer, de sorte qu'ils conçoivent cette opinion, qu'il n'est au monde roi ni prince qu'ils vou-lussent moins pour ennemi, qu'ils choisissent plus volontiers pour ami.



CHAPITRE XVII

Comment Panurge fut fait châtelain de Salmigondin en Dipsodie et mangeait son blé en herbe.



ONNANT ordre au gouvernement de la Dipsodie, Pantagruel assigna à Panurge la châtellenie de Salmigondin, valant chaque année 6 789 106 789 royaux (1), en deniers certains, non compris l'incertain revenu des hannetons et colimaçons, montant, bon an mal an, de 2 435 768 à 2 435 769 moutons à la grande laine. Quelquefois il montait à 1 234 554 321 séraphs (2) quand c'était bonne année de hannetons et colimaçons, mais ce n'était pas tous les ans.

Et monsieur le nouveau châtelain gouverna si

(1) Monnaie d'or. — (2) Monnaie d'or.

bien et prudemment qu'il dilapida en moins de quatorze jours le revenu certain et incertain de sa châtellenie pour trois ans. Il le dépensa en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tout venant. Abattant bois, brûlant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché et mangeant son blé en herbe.

Pantagruel, averti de l'affaire, n'en fut en soi aucunement indigné, fâché ni marri. Je vous ai déjà dit et encore redit que c'était le meilleur petit et grand bonhomme qui jamais ceignit l'épée. Il prenait toute chose en bonne part, tout acte interprétait à bien, jamais ne se tourmentait, jamais ne se scandalisait. Seulement il prit Panurge à part, et doucement lui démontra que s'il voulait vivre ainsi, et n'être autrement économe, il serait impossible, ou pour le moins bien difficile, de le faire jamais riche.

« Riche ? répondit Panurge. Aviez-vous attaché à cela votre pensée ? Tant que vous vivrez joyeux, gaillard, de bonne humeur, je ne serai que trop riche. Tout le monde crie : économie ! économie ! Mais tel parle d'économie qui ne sait point ce que c'est. C'est de moi qu'il faut prendre conseil. Car j'ai exercé les quatre vertus principales :

« *La prudence*, en dépensant mon argent d'avance. Qui sait si le monde durera encore trois

ans ? Et si même il dure davantage, est-il homme assez fou pour se promettre de vivre trois ans ?

« *La justice*, en achetant cher, je dis à crédit, et en vendant à bon marché, je dis contre argent comptant. Et aussi en donnant à manger aux bons et gentils compagnons qui étaient sans provision de mangeaille.

« *La force*, en abattant les gros arbres, ruinant les obscures forêts, les tanières de loups, de sangliers, de renards, repaires de brigands et de meurtriers, officines de faux monnayeurs, et en les aplanissant pour en faire de claires landes et belles bruyères.

« *La tempérance*, qui me fait manger mon blé en herbe, comme un ermite vivant de salades et de racines et épargnant ainsi pour les estropiés et les souffreteux. Car, en agissant ainsi, j'épargne les gages des sarcleurs, moissonneurs, glaneurs, batteurs, meuniers et boulangers. Est-ce petite épargne ? Et j'épargne encore ce que mangent les charançons et les murrins (1) et le déchet des greniers. Du blé en herbe, on fait belle sauce verte de facile digestion, laquelle vous épanouit le cerveau, vous réjouit la vue, vous ouvre l'appétit, vous délecte le goût, vous affermit le cœur, vous chatouille la langue, vous fait le teint clair, vous fortifie les muscles, vous tempère le sang, vous ra-

(1) Insectes qui dévorent le grain.

fraîchit le foie, vous désopile la rate, vous assouplit les reins, vous fait bien éternuer, sangloter, tousser, cracher, vomir, bâiller, moucher, respirer, ronfler, suer, et mille autres avantages.

— J'entends bien, dit Pantagruel ; votre conclusion, c'est que gens de peu d'esprit ne sauraient dépenser beaucoup en peu de temps. Vous n'êtes pas le premier qui ait donné dans cette erreur. Je vous en pourrais citer de nombreux exemples. Mais quand serez-vous hors des dettes ?

— Aux calendes grecques (1), répondit Panurge, lorsque tout le monde sera content et que vous serez héritier de vous-même ! Mais je ne souhaite pas en être hors. Vous me reprochez mes dettes et mes créanciers, tandis que moi en ce seul point je me trouve auguste, vénérable et redoutable. Car, contrairement à l'opinion de tous les philosophes — qui disent que rien ne peut être tiré de rien — moi, ne tenant rien, ni aucune matière première, j'ai été créateur ! Pour créer quoi ? Tant de beaux et bons créanciers. Les créanciers sont (je le maintiens jusqu'au bûcher exclusivement) de belles et bonnes créatures. C'est celui qui ne prête rien qui est créature laide et mauvaise. De plus n'est pas débiteur qui veut et ne fait pas créancier qui veut ! Et vous me voulez enlever cette rare félicité ? Vous me demandez quand je serai hors de dettes ?

(1) C'est-à-dire jamais.

— J'entends, répondit Pantagruel, et vous me semblez un bon raisonneur. Mais prêchez d'ici à la Pentecôte, en fin de compte vous serez ébahi comment vous ne m'aurez point persuadé, et par vos belles paroles, jamais vous ne me ferez faire de dettes. Je suis d'opinion que les Perses avaient raison quand ils estimaient que mentir n'est que le second vice et que s'endetter est le premier. Car dettes et mensonges sont ordinairement alliés ensemble.

« Toutefois laissons ces propos, et dorénavant ne vous attachez point à des créanciers. Du passé, je vous délivre. »



CHAPITRE XVIII

*Comment Panurge demande conseil à Pantagruel
pour savoir s'il se doit marier.*



u lendemain, Panurge prit quatre aunes de drap, s'en accoutra comme d'une longue robe à simple couture et attacha des lunettes à son bonnet. Le bon Pantagruel, n'entendant point ce mystère, l'interrogea. « Je veux, dit Panurge, dorénavant regarder de près mes affaires. Voyez mes besicles. Puisque je suis hors de dettes, je vais devenir sérieux et déplaisant. Je crois bien que l'année qui vient je prêcherai encore une fois la croisade. Ah! le grand ménager (1) que je serai. Mais pour cela je veux me marier, dites-m'en votre avis, je vous supplie par l'amour que vous m'avez

(1) Homme qui vit avec une grande économie.



Panurge demande à Pantagruel s'il lui conseille de se marier.

si longtemps porté. — Puisque vous l'avez résolu, répondit Pantagruel, il n'en faut plus parler; il ne vous reste qu'à mettre votre projet à exécution. — Voire mais, dit Panurge, je ne le voudrais exécuter sans votre conseil et bon avis. — J'en suis d'avis, répondit Pantagruel, et je vous le conseille. — Mais, dit Panurge, si vous connaissiez qu'il vaut mieux pour moi demeurer tel que je suis, j'aimerais mieux ne point me marier. — Ne vous mariez donc point, répondit Pantagruel. — Voire mais, dit Panurge, voudriez-vous que je demeurasse ainsi soli-

taire toute ma vie ? — Mariez-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel. — Mais si, dit Panurge, ma femme ne me rendait point heureux, elle me ferait passer hors des gonds de la patience. — Ne vous mariez donc point, répondit Pantagruel, car cela pourrait arriver. — Mais si je tombais malade, une femme me soignerait. — Mariez-vous donc, répondit Pantagruel. — Mais si, dit Panurge, étant malade, ma femme se lassait de moi et me négligeait, elle m'achèverait. — Ne vous mariez donc point, répondit Pantagruel.

— Votre conseil, dit Panurge, ressemble à la chanson de Ricochet; ce ne sont que sarcasmes, moqueries et redites contradictoires; les unes détruisant les autres, je ne sais auxquelles me tenir. — Aussi, répondit Pantagruel, en vos propositions il y a tant de *si* et de *mais* que je ne saurais rien résoudre. Ne savez-vous donc pas ce que vous voulez ? C'est là que gît le point principal. »

Les conseils de Pantagruel ne l'ayant pas décidé, Panurge tira au sort pour savoir s'il se devait marier ou non. Pantagruel lui affirma que le sort lui était contraire, mais Panurge soutint que son maître l'interprétait de travers.

Ayant fait des songes étranges, il en chercha l'explication. Pantagruel et tous ses compagnons démontrèrent que les songes prouvaient clairement qu'il ne se devait point marier, mais Panurge s'obstina à y voir au contraire le conseil de se marier.

Sur quoi, Épistémon s'écria à haute voix : « C'est chose bien commune entre les humains de prévoir, connaître et prédire le malheur d'autrui. Mais, oh ! qu'il est chose rare de prédire, connaître et prévoir son malheur propre. Et que prudemment le figura Ésope en ses apologues (1), quand il dit que tout homme en naissant porte une besace au cou : dans le sachet devant lui sont les fautes et malheurs d'autrui, toujours exposés à sa vue et à sa connaissance ; dans le sachet derrière lui sont ses propres fautes et malheurs, et jamais ne sont vues ni entendues. »

(1) Fables.



CHAPITRE XIX

Comment Pantagruel conseille à Panurge de conférer avec une sibylle (1) de Panzoust.



eu de temps après, Pantagruel manda auprès de lui Panurge, et lui dit : « L'amour que je vous porte me sollicite de penser à votre bien et profit.

Entendez mon idée : On m'a dit qu'à Panzoust, près le Croulay, est une sibylle très remarquable, laquelle prédit toutes choses futures. Prenez avec vous Épistémon et vous transportez par devers elle, et écoutez ce qu'elle vous dira. » Panurge et Épistémon se mirent donc en route.

Leur chemin fut de trois journées. La troisième ils trouvèrent la maison de la sorcière sur la croupe d'une montagne, sous un grand châtaignier touffu.

(1) Sorcière.

Sans difficulté, ils entrèrent dans la chaumière mal bâtie, mal meublée, tout enfumée. Au coin de la cheminée, ils trouvèrent la vieille mal vêtue, édentée, chassieuse, courbée sous le poids des ans. Elle faisait un potage de choux verts, avec une couenne de lard jaune et un vieux bouillon d'os. « Vert et bleu ! dit Épistémon, nous n'aurons d'elle aucune réponse, car nous n'avons pas le rameau d'or (1). — J'y ai pourvu, dit Panurge ; je l'ai ici dans ma gibecière, car j'ai pris avec moi une baguette d'or massif, accompagnée de beaux et joyeux carolus (2). »

Ces mots dits, Panurge la salua profondément, lui présenta six langues de bœuf fumées, un grand pot beurrier plein de coscotons (3), un flacon de cuir plein de breuvage, une bourse pleine de carolus nouvellement forgés ; enfin, avec une profonde révérence, il lui mit à la main un rameau d'or bien beau, dans lequel était magnifiquement enchâssée une crapaudine. Puis, en brèves paroles, lui exposa le motif de sa venue, la priant courtoisement de lui dire son avis sur la question de son mariage.

La vieille resta quelque temps en silence, pensive, et rechignant des dents, puis elle s'assit sur

(1) Virgile, dans l'*Énéide*, parle d'un rameau d'or, qui permettait aux mortels de visiter les enfers.

(2) Monnaie d'argent frappée sous Charles VIII.

(3) Mets emprunté à la cuisine des Arabes.

un boisseau retourné, prit entre ses mains trois vieux fuseaux, les tourna et vira entre ses doigts de diverses manières, puis éprouva leurs pointes et retint en main le plus pointu. Après quoi elle prit ses dévidoirs et attendit leur repos parfait. Elle déchaussa alors un de ses sabots, mit son tablier sur sa tête; puis, avec un antique tissu, rayé de diverses couleurs, le lia sous la gorge. Ainsi affublée, elle tira du flacon de cuir un grand trait, prit dans la bourse trois carolus, les mit dans trois coques de noix et les posa sur un pot à plumes, fit trois tours de balai par la cheminée, jeta au feu un demi-fagot de bruyère et un rameau de laurier sec, le regarda brûler en silence, et vit qu'il ne faisait, en brûlant, aucun grésillement ni autre bruit.

Là-dessus elle s'écria épouvantablement, prononçant entre les dents quelques mots barbares, si affreux que Panurge dit à Épistémon : « Par Dieu ! je tremble, je crois que je suis enchanté, elle ne parle point chrétien. Voyez comment elle me semble de quatre emfans (1) plus grande qu'elle ne l'était lorsqu'elle se coiffa de son tablier. Que veulent dire ces mouvements des épaules ? A quelle fin fredonne-t-elle des lèvres, comme un singe démembrant une écrevisse ? Les oreilles me cornent, il m'est avis que nous verrons bientôt des diables sortir. Oh ! les vilaines bêtes ! Fuyons, je

(1) Mesure de longueur, équivalant à huit pouces.



Panurge chez la sibylle de Panzoust.

meurs de peur. Adieu, madame, grand merci de vos conseils. Je ne me marierai point, non. J'y renonce à présent. »

Il commençait à décamper de la chambre, mais la vieille fut plus prompte que lui ; tenant le fuseau en sa main, elle sortit en un courtil près de sa maison. Là s'élevait un antique sycomore ; elle le secoua par trois fois, et sur six feuilles qui tombèrent, elle écrivit, avec son fuseau, quelques vers très brefs. Puis, les jetant au vent, elle dit à ses visiteurs : « Allez les chercher, si vous voulez ;

trouvez-les, si vous pouvez ; le sort fatal de votre mariage y est écrit. » Ces paroles dites, elle se retira en sa tanière, barra la porte et depuis ne fut plus revue. Ils coururent après les feuilles et les recueillirent, mais non sans grand labeur. Car le vent les avait emportées parmi les buissons de la vallée. Et les ordonnant l'une après l'autre, ils trouvèrent cette sentence en vers :

T'égoussera
De renom.
Elle aimera,
Mais toi, non.
T'écorchera,
Mais non tout.

Les feuilles recueillies, Épistémon et Panurge retournèrent à la cour de Pantagruel, à demi joyeux, à demi fâchés. Joyeux de leur retour, fâchés pour le travail du chemin, qu'ils trouvèrent raboteux, pierreux et mal ordonné. Ils firent à Pantagruel ample rapport de leur voyage et de l'état de la sibylle ; enfin ils lui présentèrent les feuilles de sycomore et lui montrèrent l'écriture en petits vers. Pantagruel, les ayant lus, dit à Panurge en soupirant : « Vous êtes bien en point ! La prophétie dit clairement que vous serez malheureux en mariage. — Vous vous entendez, répondit Panurge, aussi bien à expliquer les prophéties qu'une truie à choisir des épices. Ne vous déplaie si je le dis, car je me sens un peu fâché.

C'est le contraire qui est vrai. La vieille dit ceci :
« Comme la fève n'est vue si elle n'est égoussée, ainsi ma vertu et ma perfection ne seraient jamais mises en renom si je n'étais marié. Ma femme aimera, mais non moi. Corbleu je le crois. Elle aimera ses beaux petits enfantelets ; et moi aussi je les aime déjà tout plein ! Elle prendra ce qui est à moi. Pourquoi pas ? je le veux bien. »

Toutefois Panurge prit encore conseil d'un vieux poète français, nommé Raminagrobis. Le bon vieillard commanda qu'on lui apportât encre, plume et papier, et écrivit ce qui suit :

Prenez-la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'est bien fait ;
Si ne la prenez, en effet,
Ce sera encore meilleur pas.
Jeûnez, prenez double repas,
Défaites ce qui était fait,
Faites ce qui était défait.
Souhaitez-lui vie et trépas,
Prenez-la, ne.



CHAPITRE XX

Comment frère Jean des Entommeures conseille Panurge.



ORTANT de la chambre de Raminagrobis, Panurge lut attentivement l'écriture du bon vieillard, puis il dit à Épistémon : « Il est fou, le pauvre bonhomme ! je l'excuse toutefois : je crois qu'il est près de sa fin. Allons faire son épitaphe. Je suis aussi sage après sa réponse que je l'étais avant. Écoute ça, Épistémon, mon ami. Ne l'estimes-tu pas bien résolu en ses réponses ? Vrai, comme il prend garde de ne se point tromper dans ses paroles ! Il ne répond que par disjonctives (1). »

Toujours plus embarrassé, Panurge s'adressa

(1) Propositions exactement contraires.

au célèbre astrologue Her Trippa, qui ne fit que le rendre encore plus perplexe. Il prit alors conseil de frère Jean des Entommeures. « Frère Jean, mon ami, dit-il en se grattant l'oreille gauche, tiens-moi un peu joyeux; je me sens tout matagrabolisé (1) en mon esprit des propos de ce fou d'astrologue. Frère Jean, mon ami, je te porte révérence bien grande et je te réservais pour la bonne bouche; je te prie, dis-moi ton avis. Me dois-je marier ou non ?

— Si tu veux te marier, marie-toi le plus tôt que faire le pourras, dit frère Jean. Dès aujourd'hui fais-en crier les bans. Ne sais-tu pas bien que la fin du monde approche ? Nous en sommes aujourd'hui plus près qu'hier. Écoute l'oracle des cloches de Varennes; que disent-elles ? — Je les entends, répondit Panurge. Écoute : *Marie-toi, marie-toi, marie, marie. Si tu te maries, maries, maries, très bien t'en trouveras, veras, veras. Marie, marie.* Je t'assure que je me marierai ; tout m'y invite.

— Hâte-toi, dit frère Jean, car toutes choses ont leur vieillesse, même le marbre et le porphyre. Déjà vois-je grisonner ton poil sur ta tête. Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné et du noir, me semble une mappemonde. Regarde ici ! Voilà l'Asie ; ici sont le Tigre et

(1) Mot inventé.

l'Euphrate. Voilà l'Afrique ; ici est la montagne de la Lune. Vois-tu les marais du Nil ? Plus loin se trouve l'Europe. Vois-tu Thélème ? Ce toupet ici tout blanc, ce sont les monts Hyperborées. Mon ami, quand les neiges sont aux montagnes, je veux dire à la tête et au menton, l'on n'a pas longtemps à vivre, car il n'y a plus grande chaleur par les vallées du cœur.

— Tu te trompes, répondit Panurge, tu ne lis pas bien les signes. Quand la neige est sur les montagnes, la foudre, l'éclair et le tonnerre de l'été sont par les vallées. En veux-tu voir l'expérience ? Va au pays de Suisse, et considère le lac de Wunderberlich (1), à quatre lieues de Berne, tirant vers Sion. Tu me reproches mon poil grisonnant et tu ne considères point comment il est de la nature des poireaux, auxquels nous voyons la tête blanche et la tige verte, droite et vigoureuse. Le vrai est toutefois qu'en moi je reconnais un signe indicatif de vieillesse, mais de verte vieillesse. Ne le dis à personne, qu'il demeure secret entre nous deux ! C'est que je trouve le vin plus savoureux à mon goût que je n'avais coutume. Plus qu'autrefois je crains la rencontre du mauvais vin. Note que cela argue je ne sais quoi du couchant et montre que le midi est passé. Mais quoi ? Je suis gentil compagnon toujours, autant

(1) Ce nom signifie : admirable.

ou plus que jamais. Je ne crains pas d'être près de ma fin, mais je crains que, pendant quelque longue absence de notre roi Pantagruel, auquel force est que je tienne compagnie, ma femme ne m'oublie entièrement et ne me soit infidèle. Ma foi, frère Jean, le mieux sera de ne me point marier. Écoute ce que me disent les cloches à cette heure où nous sommes plus près : *Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te maries, marie point, marie point, point, point, point, point ; tu t'en repentiras, tiras, tiras, berné seras.* »



CHAPITRE XXI

Comment Pantagruel fait assemblée d'un théologien, d'un médecin, d'un légiste et d'un philosophe, pour la perplexité de Panurge.



ARRIVÉS au palais, ils firent à Pantagruel le récit de leur voyage, et lui montrèrent le dicté de Raminagrobis. Pantagruel, l'ayant lu et relu, dit : « Je n'ai point encore vu de réponse qui me plaise autant ; il veut dire qu'en l'entreprise du mariage chacun doit être arbitre de ses propres pensées, et prendre conseil de soi-même. Telle a toujours été mon opinion, mais puisque telle n'est point la vôtre, faisons autrement. Voici quoi : tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons consiste en trois choses : l'âme, le corps, les biens. A la conservation des trois respectivement sont aujourd'hui destinés trois sortes de

gens : les théologiens à l'âme, les médecins au corps, les jurisconsultes aux biens. Je suis d'avis que, dimanche, nous ayons ici à dîner un théologien, un médecin et un jurisconsulte. Avec eux nous conférerons de votre perplexité. — Par saint Picault, interrompit Panurge, nous ne ferons rien qui vaille, je le vois déjà bien ! — Dimanche prochain, reprit Pantagruel, ayons pour théologien notre père Hippothadée, pour médecin notre maître Rondibilis, pour légiste notre ami Bridoie. Encore suis-je d'avis que nous invitions en quatrième notre fidèle ami le philosophe Trouillogan, attendu que le philosophe parfait, tel qu'est Trouillogan, répond avec certitude à tous les doutes proposés. Carpalim, donnez ordre que nous les ayons tous quatre dimanche prochain à dîner. »

Le dîner, au dimanche subséquent, n'était point encore prêt, que déjà paraissaient les invités, excepté Bridoie, lieutenant de Fonsbeton.

Sur l'apport de la seconde table (1), Panurge dit : « Messieurs, il n'est question que d'un mot. Me dois-je marier ou non ? Si mon doute n'est résolu par vous, je le tiens comme insoluble. Car vous êtes tous élus, choisis, triés, chacun respectivement en son état, comme beaux pois sur le volet. »

(1) Du second service.

Le père Hippothadée répondit, avec une modestie incroyable : « Mon ami, je suis d'avis que vous vous mariiez, mais que vous preniez une femme sage et vertueuse, qui soit fille de gens de bien, qui aime et craigne Dieu. Une femme comme celle-là vous sera toujours fidèle, vous aimera, vous chérira, vous servira toute sa vie. — Vous voulez donc, dit Panurge, que j'épouse la femme forte décrite par Salomon ? Elle est morte, sans point de faute. Je ne la vis jamais que je sache. Grand merci toutefois, mon père. Mangez ce morceau de massepain, il vous aidera à faire digestion, puis vous boirez une coupe d'hypocras clair et il est salubre et stomacal. Suivons ! Aux autres ! Ça, monsieur notre maître Rondibilis, me dois-je marier ou non ?

— Je vois, répondit le médecin, Panurge bien proportionné en ses membres et bien complexionné en ses esprits ; s'il rencontre une femme semblable à lui, leurs enfants seront beaux et intelligents, dignes d'être rois. Qu'il se marie donc, et le plus tôt sera le mieux, s'il veut, avant de mourir, voir ses enfant pourvus.

— Monsieur notre maître, dit Panurge, je me marierai, n'en doutez point, et bientôt. Je vous retiens de la fête. Nous ferons chère et demie, je vous le promets. Vous y amènerez votre femme, s'il vous plaît, avec ses voisines, cela s'entend. Vous êtes homme de bien et je vous aime tout



Panurge reçoit les invités.

mon soûl. Mangez un peu de ce pâté de coings : il a des propriétés digestives..... Mais quoi, je parle latin devant les clercs ! Voulez-vous encore un trait d'hypocras blanc ? Ne le craignez pas. Il n'y a dedans ni gingembre, ni graine de paradis, il n'y a que de la belle cinnamome triée et du beau sucre fin, avec du bon vin blanc du cru de la Devinière. » Puis, s'approchant du médecin, il lui mit en main, sans mot dire, quatre nobles à la rose(1).

(1) Monnaie d'or d'Angleterre. Sur l'une des faces de ces pièces était une rose.

Rondibilis les prit très bien, puis lui dit en effroi, comme indigné : « Hé, hé, hé, monsieur, il ne fallait rien. Grand merci toutefois. Des méchantes gens jamais je ne prends rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuse. Je suis toujours à votre commandement. — En payant, dit Panurge. — Cela s'entend, répondit Rondibilis. »



CHAPITRE XXII

*Comment Trouillogan, philosophe, traite
la difficulté du mariage.*



es paroles achevées, Pantagruel dit à Trouillogan le philosophe : « Notre fidèle, de main en main la lampe vous est passée. C'est à vous maintenant de répondre. Panurge doit-il se marier, ou non ? — Tous les deux, répondit Trouillogan. — Qu'ai-je entendu ? demanda Panurge. — Ce que j'ai dit, répondit Trouillogan. — Ha, ha, en sommes-nous là ? dit Panurge. Et donc me dois-je marier ou non ? — Ni l'un, ni l'autre, répondit Trouillogan. — Le diable m'emporte si je vous comprends ! dit Panurge. Attendez. Je mettrai mes lunettes à cette oreille gauche, pour vous entendre plus clairement. »

En cet instant, Pantagruel aperçut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il

nommait Kyne, parce que tel fut le nom du chien de Tobie. Il dit donc à toute la compagnie : « Notre roi n'est pas loin d'ici, levons-nous. » Ce mot n'était point achevé que Gargantua entra dans la salle du banquet. Chacun se leva pour lui faire révérence. Gargantua, ayant débonnairement salué l'assistance, dit : « Mes bons amis, vous me ferez ce plaisir, je vous en prie, de ne laisser ni vos places, ni vos propos. Apportez-moi à ce bout de table une chaise. Donnez-moi de quoi boire à toute la compagnie. Soyez les très bien venus. Maintenant, dites-moi, sur quel propos étiez-vous ? » Pantagruel lui répondit que Panurge avait proposé une matière problématique, à savoir s'il se devait marier ou non, et que le père Hippothadée et maître Rondibilis étaient expédiés de leurs réponses ; lorsque Gargantua entra, répondait le loyal Trouillogan. Et premièrement quand Panurge lui demanda : « Me dois-je marier ou non ? », il avait répondu : « Tous les deux ensemble. » A la seconde fois il avait dit : « Ni l'un ni l'autre. » Panurge se plaint de réponses aussi contradictoires et proteste n'y rien entendre.

« Je crois, dit Panurge, que je suis descendu dans le puits ténébreux où la vérité est cachée. Je ne vois goutte, je n'entends rien, je me sens tout hébété, je crois que je suis charmé (1). Ne bou-

(1) Que l'on a jeté sur moi un sort.

gez pas, maître Trouillogan. Or ça, me dois-je marier ?

Trouillogan. — Il y a de l'apparence.

Panurge. — Et si je ne me marie point ?

Trouillogan. — Je n'y vois aucun inconvénient.

Panurge. — Vous n'y en voyez point ?

Trouillogan. — Non, ou la vue me déçoit.

Panurge. — J'y en trouve plus de cinq cents.

Trouillogan. — Comptez-les.

Panurge. — Je dis improprement parlant, en prenant nombre certain pour nombre incertain.

Trouillogan. — J'écoute.

Panurge. — Je ne puis demeurer toujours seul.

Trouillogan. — A votre commandement.

Panurge. — Donc me marierai-je ?

Trouillogan. — Par aventure.

Panurge. — M'en trouverai-je bien ?

Trouillogan. — Selon la rencontre.

Panurge. — Si je rencontre bien, comme j'espère, serai-je heureux ?

Trouillogan. — Assez.

Panurge. — Tournons à contre-poil. Et si je rencontre mal ?

Trouillogan. — Je m'en excuse.

Panurge. — Mais conseillez-moi, de grâce, que dois-je faire ?

Trouillogan. — Ce que vous voudrez.

Panurge. — Je ne veux rien sinon ce que vous me conseillerez. Que me conseillez-vous ?

Trouillogan. — Rien.

Panurge. — Me marierai-je ?

Trouillogan. — Je n'y étais pas.

Panurge. — Je ne me marierai donc point ?

Trouillogan. — Je n'en peux mais.

Panurge. — Mettons le cas que je sois marié.

Trouillogan. — Où le mettrons-nous ?

Panurge. — Je dis, prenez le cas que je sois marié.

Trouillogan. — Je suis d'ailleurs empêché.

Panurge. — Ah ! si j'osais jurer quelque petit coup, cela me soulagerait. Or bien ! patience. Et donc, si je suis marié, serai-je malheureux ?

Trouillogan. — On le dirait.

Panurge. — Si ma femme est bonne et loyale, je ne serai point malheureux.

Trouillogan. — Vous me semblez parler correctement.

Panurge. — Écoutez.

Trouillogan. — Tant que vous voudrez.

Panurge. — Sera-t-elle bonne et loyale ? Reste seulement ce point.

Trouillogan. — J'en doute.

Panurge. — Vous ne la vîtes jamais ?

Trouillogan. — Que je sache.

Panurge. — Pourquoi doutez-vous d'une chose que vous ne connaissez pas ?

Trouillogan. — Pour cause.

Panurge. — Et si vous la connaissiez ?

Trouillogan. — Encore plus.

Panurge. — Page, mon mignon, tiens ici mon bonnet, je te le donne, sauf les lunettes, et va dans la cour jurer une petite demi-heure pour moi. Je jurerai pour toi quand tu voudras. Maître Trouillogan, prenons quelque résolution.

Trouillogan. — Je n'y contredis.

Panurge. — Attendez : puisque de cet endroit je ne peux tirer du sang de vous, je vous saignerai d'autre veine. Êtes-vous marié ou non ?

Trouillogan. — Ni l'un ni l'autre, et tous les deux ensemble.

Panurge. — Dieu nous soit en aide ! je sue d'ahan (1) et je sens ma digestion interrompue. Tous mes muscles sont tendus pour incornifistibuler (2) dans la gibecière de mon entendement ce que vous dites et répondez.

Trouillogan. — Je ne m'en embarrasse.

Panurge. — En avant, mon ami, passons outre. Êtes-vous marié ?

Trouillogan. — Il me l'est avis.

Panurge. — Vous l'aviez été une autre fois ?

Trouillogan. — C'est possible.

Panurge. — Vous en trouvâtes-vous bien la première fois ?

Trouillogan. — Il n'est pas impossible.

Panurge. — A cette seconde fois, comment vous en trouvez-vous ?

(1) De fatigue. — (2) Faire entrer ; mot inventé par Rabelais.

Trouillogan. — Comme porte mon sort fatal.

Panurge. — Or ça, par le fardeau de saint Christophe, j'aimerais autant entreprendre de tirer un éternuement d'un âne mort, que de vous une résolution ! je renonce. Il m'échappe. »

A ces mots Gargantua se leva et dit : « Dieu soit loué, le monde est devenu beau fils depuis ma connaissance première. Vraiment on pourra dorénavant prendre les lions par la crinière ; les chevaux par les crins ; les buffles par le museau ; les bœufs par les cornes ; les loups par la queue ; les chèvres par la barbe ; les oiseaux par les pieds ; mais jamais ne seront les philosophes tels que Trouillogan pris par leurs paroles. Adieu, mes bons amis. » Ces mots prononcés, il se retira de la compagnie. Pantagruel et les autres le voulaient suivre, mais il ne le permit point.

Gargantua parti, Pantagruel dit aux invités : « Il est d'usage de compter les invités au commencement de l'assemblée ; nous, au rebours, nous les compterons à la fin. Un, deux, trois ; où est le quatrième ? N'était-ce point notre ami Bridioie ? » Épistémon répondit qu'ayant été en sa maison pour l'inviter, il ne l'avait point trouvé. Car un huissier du parlement myrelinguais de Myrelingues l'était venu quérir pour comparaître en personne, et, devant les sénateurs, rendre raison de quelque sentence donnée par lui. Il était donc parti le jour précédent, afin de se présenter au

jour de l'assignation. « Je veux, dit Pantagruel, entendre ce que c'est. Voici plus de quarante ans qu'il est juge de Fonsbeton ; pendant ce temps, il a rendu plus de quatre mille sentences définitives. Les parties condamnées par lui en ont appelé à la cour souveraine du parlement myrelinguais de Myrelingues deux mille trois cent neuf fois, et toujours le parlement a ratifié, approuvé et confirmé la sentence prononcée par Bridioie. Que maintenant, en ses vieux jours, il soit personnellement cité à comparaître ne peut être sans quelque désastre. Je lui veux aider de tout mon pouvoir. Le bon droit a besoin d'aide aujourd'hui, car la méchanceté du monde s'est fort aggravée. Et je suis résolu d'y vaguer présentement. »

Alors les tables furent levées. Pantagruel fit aux invités des dons précieux et honorables, de bagues, bijoux et vaisselle, tant d'or que d'argent, et, les ayant cordialement remerciés, il se retira vers sa chambre.



CHAPITRE XXIII

Comment Pantagruel persuade à Panurge de prendre conseil de quelque fou.



ANTAGRUEL, en se retirant, aperçut par la galerie Panurge en maintien d'un rêveur rêvassant et dodelinant de la tête, et lui dit : « Vous ressemblez à une souris prise au piège : tant plus elle s'efforce de se dépêtrer de la poix, tant plus elle s'englue. Vous, semblablement, vous efforçant d'issir (1) hors des lacs de perplexité, plus qu'au-paravant y demeurez empêtré, et je n'y connais qu'un remède. Entendez ! J'ai souvent ouï un proverbe vulgaire qu'un fou enseigne bien un sage. Puisque, par les réponses des sages, vous n'êtes pleinement satisfait, prenez conseil de quelque

(1) Sortir

fou : il se pourra être que, ce faisant, vous serez plus à votre gré satisfait et content. Vous savez, par l'avis, le conseil et la prédiction des fous, combien de princes, rois et républiques ont été conservés, combien de batailles gagnées, combien de perplexités dissolues. Point n'est besoin de vous rappeler les exemples. Vous acquiescerez en cette raison : car, comme celui qui regarde de près à ses affaires privées et domestiques, qui est vigilant et attentif au gouvernement de sa maison, dont l'esprit n'est point égaré, qui ne perd occasion quelconque d'acquérir et amasser biens et richesses, celui-là vous l'appellez sage mondain, quoiqu'il soit sot en l'estimation des Intelligences célestes, ainsi faut-il, pour être sage par aspiration divine, et apte à recevoir bénéfice de divination, s'oublier soi-même, issir hors de soi-même, vider ses sens de toute affection terrienne, purger son esprit de toute sollicitude humaine et mettre tout en nonchaloir. Ce qui vulgairement est imputé à la folie.

« Je ne serai point hors de propos, si je vous raconte ce que dit Jo. André sur un canon de certain rescrit papal, adressé au maire et aux bourgeois de La Rochelle, et, après lui, Panorme en ce même canon, Barbatia sur les Pandectes et récemment Jason en ses conseils, de Seigny Joan (1), fou insigne de Paris. Le cas est tel :

(1) Seigny Joan signifie : le vieux Jean.

« A Paris, en la rôtisserie du petit Châtelet, devant la boutique d'un rôtisseur, un faquin (1) mangeait son pain à la fumée du rôti, et le trouvait, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rôtisseur le laissait faire. Enfin, quand tout le pain fut bâfré, le rôtisseur happe le faquin au collet et voulait qu'il lui payât la fumée de son rôti. Le faquin disait n'avoir endommagé ses viandes en rien, n'avoir rien pris du sien, ne lui être débiteur en rien.

« La fumée dont il était question s'évaporait par dehors, ainsi comme ainsi elle se perdait ; jamais n'avait été ouï que, dedans Paris, on eût vendu fumée de rôti en rue. Le rôtisseur répliquait que, de la fumée de son rôti, il n'était pas tenu de nourrir les faquins, et affirmait qu'il lui ôterait ses crochets s'il ne le payait. Le faquin tire son bâton et se mettait en défense.

« L'altercation fut grande ; le badaud peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigny Joan le fol, citadin de Paris. L'ayant aperçu, le rôtisseur demanda au faquin : « Veux-tu sur notre différend croire ce « noble Seigny Joan ? — Oui, par le Sambreguoy, » répondit le faquin. A donc Seigny Joan, ayant entendu leur discussion, commanda au faquin qu'il lui tirât de son boudrier quelque pièce d'ar-

(1) Portefaix.

gent. Le faquin lui mit en main un tournois philippus (1). Seigny Joan le prit et le mit sur son épaule gauche, comme explorant s'il était de poids; puis le fit sonner sur la paume de sa main gauche, comme pour entendre s'il était de bon aloi; puis le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il était bien marqué. Tout cela fut fait en grand silence de tout le badaud peuple, en ferme attente du rôtiisseur et désespoir du faquin. Enfin il le fit sonner sur le comptoir par plusieurs fois. Puis, en majesté présidentielle, tenant sa marotte au poing, comme si ce fût un sceptre, et s'affublant la tête de son chaperon de martres singesses à oreilles de papier, fraisé à points d'orgue, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, il dit à haute voix : « La cour vous dit que le « faquin, qui a mangé son pain à la fumée du « rôti, civilement a payé le rôtiisseur au son de son « argent. Ladite cour ordonne que chacun se re- « tire en sa chacunière. » Cette sentence du fou parisien a semblé si équitable, voire admirable, aux docteurs susdits, qu'ils font doute, en cas que la matière eût été jugée au parlement dudit lieu, si une sentence plus juste eût été rendue. Considérez donc si vous voulez prendre conseil d'un fou.

— Par mon âme, répondit Panurge, je le veux. Mais, ainsi que nous avons choisi la fine crème de

(1) Monnaie de Flandre et d'Espagne.

sapience pour conseil, ainsi voudrais-je qu'en notre consultation présidât quelqu'un qui fût fou au degré souverain. — Triboulet, dit Pantagruel, me semble convenablement fou. »

Panurge répond : « Proprement et totalement fou. Si tous les fous allaient l'amble, quoiqu'il ait les jambes tortes, il passerait d'une grande toise. Allons vers lui sans séjourner. De lui nous aurons quelque belle résolution, je m'y attends. — Je veux, dit Pantagruel, assister au jugement de Bridoie. Pendant que j'irai en Myrelingues, qui est au delà de la rivière de Loire, je dépêcherai Carpalim pour amener Triboulet ici de Blois. » Alors Carpalim fut dépêché. Pantagruel, accompagné de ses domestiques, ainsi que de Panurge, Épistémon, Ponocratès, frère Jean, Gymnaste et Rhizotome (1), prit le chemin de Myrelingues.

(1) Ce nom signifie : coupeur de racines.



CHAPITRE XXIV

Comment Pantagruel assiste au jugement du juge Bridoie, lequel rendait sentence dans les procès au sort des dés.



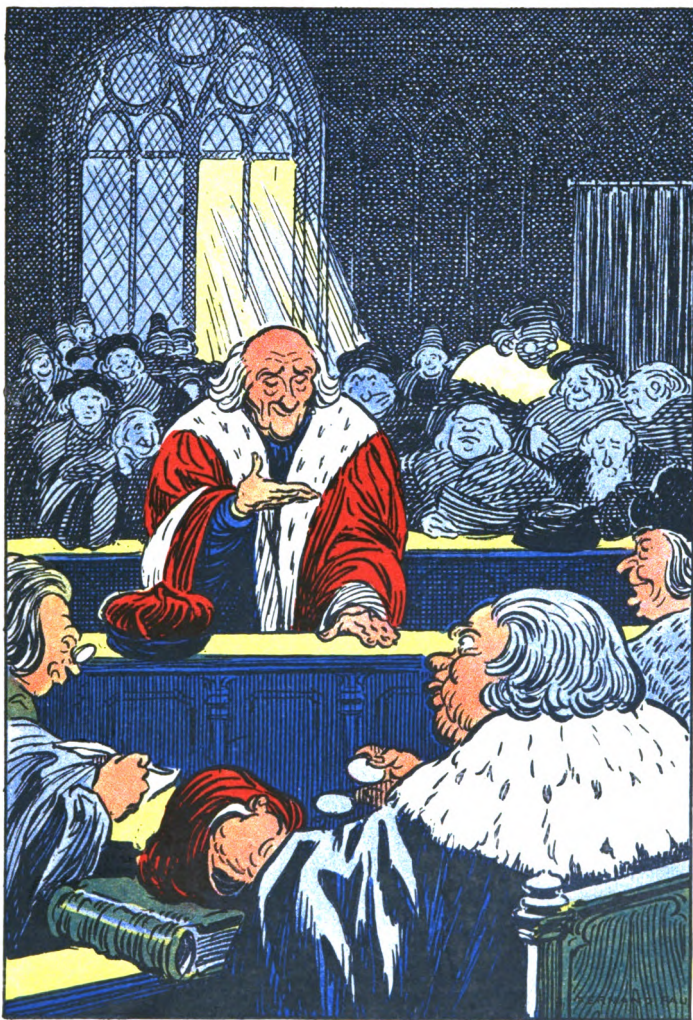
u jour suivant, à l'heure de l'assignation, Pantagruel arriva à Myrelingues. Le président, les sénateurs et les conseillers le prièrent d'entrer avec eux, pour ouïr les causes et raisons qu'alléguerait Bridoie, pourquoi il avait rendu certaine sentence contre Toucheronde, laquelle sentence ne semblait pas du tout équitable à cette cour. Pantagruel entra volontiers et trouva Bridoie assis au milieu du parquet, pour toutes excuses et raisons ne répondant plus rien, sinon qu'il était devenu vieux et qu'il n'avait point la vue aussi bonne que de coutume, alléguant plusieurs misères et calamités que vieillesse apporte avec soi. C'est pourquoi il

ne reconnaissait pas aussi distinctement les points des dés que par le passé. Il se pouvait donc que, dans la décision du procès dont il était question, il eût pris un quatre pour un cinq, et cela d'autant mieux qu'il avait usé de ses petits dés. « Mais, disait Bridioie, les lois ordonnent que les imperfections de nature ne soient pas imputées à crime. Qui ferait autrement accuserait non point l'homme, mais la nature.

— De quels dés parlez-vous, mon ami ? » demanda Trinquamelle, grand président de cette cour. — « De ceux des jugements, répondit Bridioie. De ceux dont vous autres, messieurs, vous vous servez ordinairement ici, en votre cour souveraine. Ainsi font tous les autres juges lorsqu'ils ont des procès à décider. Les grands docteurs de la loi ont dit que le sort est fort bon, honnête, utile et nécessaire au règlement des procès et dissensions. — Et comment faites-vous, mon ami ? » demanda Trinquamelle. — Je répondrai brièvement, répondit Bridioie, selon l'enseignement de la loi *ampliores, § in refutatoriis. C. de appella* et ce que dit *Gloss. l. I. ff. quod met causa* (1). Je fais comme vous autres, messieurs, et comme il est d'usage en droit.

« Ayant bien vu, revu, lu, relu, paperassé et

(1) Bridioie farcit son discours de citations latines fantaisistes et de renvois à des livres de droit imaginaires. Nous les supprimons presque tous.



Le jugement du juge Bridioie.

feuilleté les plaintes, ajournements, comparutions, commissions, informations, avant-procédés, productions, allégations, intendits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, écritures, reproches, griefs, réserves, confrontations, libellés, lettres royales, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, évocatoires, envois, renvois, conclusions, fins de non procéder et autres telles dragées et épiceries d'une part et d'autre, comme doit le faire le bon juge, je pose sur le bout de la table en mon cabinet tous les sacs du défendeur (1), et je lui livre chance premièrement, comme vous autres, messieurs. Cela fait, je pose les sacs du demandeur (2), comme vous autres, messieurs, sur l'autre bout. Et je lui livre chance pareillement. — Mais, mon ami, demanda Trinquamelle, à quoi reconnaissez-vous que les droits prétendus par les parties plaidantes sont obscurs ? — Comme vous autres, messieurs, c'est à savoir quand il y a beaucoup de sacs de part et d'autre, et alors j'use de mes petits dés, comme vous autres, messieurs, suivant la loi versifiée :

« *Semper in obscuris quod minimum est sequimur* (3).

« J'ai d'autres gros dés, bien beaux et harmo-

(1) Celui contre qui est intenté un procès en justice.

(2) Celui qui forme une demande en justice.

(3) « Dans l'obscurité nous suivons toujours ce qu'il y a de plus petit. »

nieux, desquels j'use comme vous autres, messieurs, quand la question est plus nette, c'est-à-dire quand il y a moins de sacs.

— Cela fait, demanda Trinquamelle, comment rendez-vous la sentence? — Comme vous autres, messieurs, je donne la sentence pour celui en faveur duquel les dés ont parlé. Ainsi commandent nos droits. — Voire mais, mon ami, demanda Trinquamelle, puisque vous faites vos jugements par le sort, en jetant les dés, pourquoi ne livrez-vous pas cette chance le jour où les parties adverses comparaissent devant vous, et à l'heure même, sans autre délai? A quoi vous servent les écritures et autres procédures contenues dans les sacs? — Comme à vous autres, messieurs, répondit Bridoie, elles me servent à trois choses exquisés, requises et authentiques :

« Premièrement, pour la forme, sans laquelle ce qu'on fait n'est point valable. Au reste vous savez que souvent, en procédure judiciaire, les formalités détruisent la matière et la substance;

« Secondement, comme à vous autres, messieurs, elles me servent d'exercice honnête et salutaire. Feu M. Othoman Vadare, grand médecin, m'a dit maintes fois que la cause unique du peu de santé et de la brièveté de la vie de vous autres, messieurs, et de tous les officiers de justice, c'est le défaut d'exercice corporel. De fait, un jour, entrant en la chambre de messieurs les magistrats de la

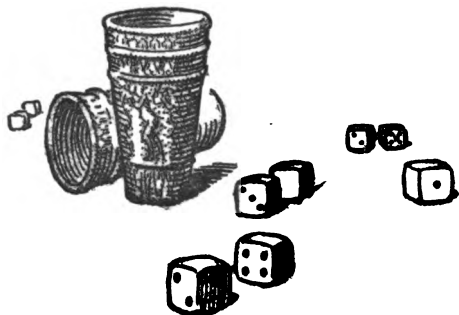
cour des Aides, par permission pécuniaire de l'huissier, comme vous autres, messieurs, je les trouvai tous jouant à la mouche (1) par exercice salubre, avant le repas, ou après, il m'est indifférent, pourvu que vous notiez que le jeu de la mouche est honnête, salubre, antique et légal : ceux qui jouent à la mouche sont excusables de droit.

« Or je dirais, comme vous autres, messieurs, qu'il n'est aucun exercice aussi salutaire que vider sacs, feuilleter papiers, annoter cahiers, remplir paniers et visiter procès ;

« Tiercement, comme vous autres, messieurs, je considère que le temps mûrit toutes choses ; le temps est le père de la vérité. C'est pourquoi, comme vous autres, messieurs, je diffère le jugement, afin que le procès bien ventilé, épluché et débattu, vienne à sa maturité, et que le sort, survenant ensuite, soit plus doucement supporté des parties condamnées. Juger le procès au commencement, lorsqu'il est encore cru et vert, serait dangereux. La nature nous apprend à cueillir et manger les fruits quand ils sont mûrs. Il ne faut rien faire qu'en toute maturité. C'est pourquoi, comme vous autres, messieurs, je tempore, attendant la maturité du procès et sa perfection dans tous ses membres : ce sont les écritures et sacs.

(1) Jeu où l'on jouait à cloche-pied.

« Un procès, à sa naissance première, me semble, comme à vous autres, messieurs, informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a ni pieds, ni poil, ni tête, ce n'est qu'une pièce de chair, rude et informe; l'ourse, à force de lécher, le met en perfection des membres. Ainsi, comme vous autres, messieurs, vois-je naître les procès, à leurs commencements, informes et sans membres. Ils n'ont qu'une pièce ou deux : c'est alors une laide bête. Mais, lorsqu'ils sont bien entassés, enchâssés et ensachés, on les peut vraiment dire membreux et formés. »



CHAPITRE XXV

Comment Pantagruel excuse Bridoie sur les jugements faits au sort des dés.



RIDOIE ayant terminé sa défense, Trinquamelle lui commanda de sortir de la salle du parquet. Ce qui fut fait. Alors le président dit à Pantagruel :
« La raison veut, prince très auguste — non seulement par l'obligation dans laquelle vous tenez, par vos infinis bienfaits, ce parlerment, et tout le marquisat de Myrelingues, mais aussi par le bon sens, par le discret jugement et par l'admirable doctrine, qui sont en vous — que nous vous laissions la décision de cette question si étrange et nouvelle de Bridoie, qui — vous présent, le voyant et l'entendant — a confessé juger au sort des dés. Nous vous prions donc que vous veuillez rendre la sentence qui

vous semblera équitable et conforme à la loi. »

A ceci répondit Pantagruel : « Messieurs, ma profession n'est point, comme vous le savez bien, de décider procès. Mais, puisqu'il vous plaît de me faire tant d'honneur, au lieu de remplir l'office de juge, je tiendrai lieu de suppliant. En Bridioie, je reconnais plusieurs qualités, par lesquelles il me semblerait mériter pardon du cas advenu. Premièrement, la vieillesse; secondement, la simplicité, et vous savez bien quelle facilité de pardon nos lois octroient à ces deux qualités. Tiercement, je reconnais un autre cas à la faveur de Bridioie, c'est que cette unique faute doit être abolie, éteinte et absorbée dans la mer immense de tant de sentences équitables qu'il a rendues par le passé : en quarante ans et plus, on n'a trouvé en lui aucun acte digne de répréhension. Comme si, dans la rivière de Loire, je jetais une goutte d'eau de mer : pour cette unique goutte, personne ne la dirait salée. Toutes les précédentes sentences de ces jugements rendus par le sort ont été trouvées bonnes en votre vénérable et souveraine cour.

« Je laisserai de côté toutes ces choses, et je vous prierai seulement, non point par cette obligation que vous prétendez avoir pour ma maison — laquelle je ne reconnais point — mais par l'affection sincère que vous avez de toute ancienneté connue en nous, que pour cette fois, vous veuillez octroyer pardon à Bridioie, et ceci à deux conditions : pre-

mièrement, que vous donniez satisfaction à la partie condamnée par la sentence dont il est question; secondement, que vous donniez au juge un aide, quelqu'un plus jeune, docte, prudent, habile et vertueux conseiller, d'après l'avis duquel il pourra désormais rendre ses jugements. Et, en cas que vous le voulussiez totalement déposer de son office, je vous prierai bien fort de m'en faire un présent et pur don. Je trouverai par mes royaumes assez d'états pour l'employer. »

Ces mots dits, Pantagruel fit une révérence à toute la cour et sortit. A la porte, il trouva Panurge, Épistémon, frère Jean et les autres. Ils montèrent à cheval pour s'en retourner auprès de Gargantua. En chemin, Pantagruel leur conta de point en point l'histoire du jugement de Bridoie.

« Je ne voudrais penser ni dire, ajouta-t-il, et certes je ne le crois point — tant anormale est l'iniquité et tant évidente la corruption de ceux qui répondent dans ce parlement Myrelinguais de Myrelingues — qu'un procès serait plus mal décidé par le jet des dés, advînt ce que pourrait, qu'il ne l'est en passant par leurs mains pleines de sang. Attendu même que tous leurs conseils en droit usuel leur ont été donnés par un mécréant nommé Tribunian, homme infidèle, barbare, si malin, pervers, avare et inique qu'il vendait les lois, les édits, les rescrits, les constitutions et ordonnances, contre de beaux deniers, à la partie la plus offrante.

Il leur a même taillé les petits bouts et échantillons de lois qu'ils ont en usage, supprimant et abolissant le reste, de peur que, la loi entière restant, et les livres des antiques jurisconsultes, sa méchanceté ne fût clairement connue du monde.

« C'est pourquoi il vaudrait souvent mieux (c'est-à-dire moins de mal en adviendrait) pour les parties adverses, qu'elles marchassent sur des chausse-trapes que de confier leur droit aux réponses et aux jugements de ces mauvais juges. »



CHAPITRE XXVI

Comment Panurge prit conseil de Triboulet.



U sixième jour, Pantagruel fut de retour, à l'heure que, par eau, de Blois, était arrivé Triboulet. Panurge, à sa venue, lui donna une vessie de porc, bien enflée, et résonnante à cause des pois qui dedans étaient, plus une épée de bois bien dorée, plus une petite gibecière faite d'une coque de tortue, plus une bouteille pleine de vin breton, et un quarteron de pommes Blandureau. Triboulet ceignit l'épée et la gibecière, prit la vessie en main, mangea une partie des pommes, but tout le vin. Panurge le regardait curieusement et dit : « Je n'ai jamais encore vu de fou, — et cependant j'en ai vu pour plus de dix mille francs, — qui ne bût volontiers et à longs traits. » Puis il lui exposa son affaire en paroles rhétoriques et élégantes.

Avant qu'il eût achevé, Triboulet lui bailla un grand coup de poing entre les deux épaules, lui rendit en main la bouteille, et il le nasardait avec la vessie de porc. Puis, pour toute réponse, il lui dit : « Par Dieu, fou enragé, cornemuse de Buzançay ! » Ces paroles achevées, il s'écarta de la compagnie, et il jouait de la vessie, se délectant au mélodieux son des pois. Depuis, il ne fut pas possible de tirer de lui mot quelconque. Et, Panurge voulant l'interroger davantage, Triboulet tira son épée de bois et l'en voulut fêrir.

« Nous en sommes bien vraiment, dit Panurge. Il est bien fou, cela ne se peut nier, mais plus fou encore est celui qui l'amena, et moi très fou, qui lui ai communiqué mes pensées.

— C'est, répondit Carpalim, droit visé à ma visière.

— Sans nous émouvoir, dit Pantagruel, considérons ses gestes et ses dits. Avez-vous remarqué comment sa tête s'est (avant qu'il ouvrit la bouche pour parler) agitée et ébranlée ? Par la doctrine des antiques philosophes, par les cérémonies des mages, vous pouvez juger que ce mouvement était suscité à la venue de l'esprit fatidique ; lequel, brusquement entrant en débile et petite substance (comme vous savez qu'en petite tête ne peut être grande cervelle contenue), l'a en telle manière ébranlée. Il dit que vous êtes fou ? Et quel fou ?

Fou enragé, qui, sur vos vieux jours, voulez en mariage vous lier et asservir.

— Au contraire, répondit Panurge. Non que je me veuille impudemment exempter du territoire de folie. J'en suis, je le confesse. Tout le monde est fou. En Lorraine, Fou est près de Tou (1). Et cela est juste, car tout est fou. Et voici le vrai sens des paroles de Triboulet : Je serais fou enragé, si, étant fou, je ne me réputais fou. Mais je jure, puisque je ne trouve bon conseil nulle part, d'aller visiter l'oracle de la dive (2) Bouteille; aussi bien Triboulet m'a-t-il rendu en main la bouteille. Je ne serai satisfait que lorsque j'aurai son mot sur mon entreprise. Allons-y ensemble ! Je vous supplie de ne me point abandonner. Nous verrons des choses admirables dans ce long voyage. — Volontiers, répondit Pantagruel, mais il nous faut le congé du roi mon père. Allons le requérir. »

(1) Toul. — (2) Sacro-sainte ou divine.





TABLE

	Pages.
PROLOGUE DE L'AUTEUR	7
CHAPITRE PREMIER. — De la naissance du très redouté Pantagruel.	11
CHAPITRE II. — De l'enfance de Pantagruel.	15
CHAPITRE III. — Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge.	20
CHAPITRE IV. — Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français . . .	25
CHAPITRE V. — Comment Pantagruel vint à Paris . . .	29
CHAPITRE VI. — Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il aima toute sa vie.	35
CHAPITRE VII. — Comment Panurge raconte la manière comment il échappa de la main des Turcs	41
CHAPITRE VIII. — Des mœurs et conditions de Panurge.	47
CHAPITRE IX. — Comment Pantagruel, apprenant que les Dipsodes envahissaient le pays des Amaurotes, partit de Paris.	51
CHAPITRE X. — Comment les compagnons de Panta- gruel déconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement	55

CHAPITRE XI. — Comment Pantagruel eut victoire bien étrangement des Dipsodes et des géants.	61
CHAPITRE XII. — Comment Pantagruel défit les trois cents géants armés de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine	67
CHAPITRE XIII. — Comment Épistémon, qui avait la tête coupée, fut guéri habilement par Panurge . . .	73
CHAPITRE XIV. — Comment Pantagruel entra dans la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roi Anarche et le fit crieur de saulcevert	79
CHAPITRE XV. — Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur vit dans sa bouche	83
CHAPITRE XVI. — Comment Pantagruel transporta en Dipsodie une colonie d'Utopiens.	88
CHAPITRE XVII. — Comment Panurge fut fait châtelain de Salmigondin en Dipsodie et mangeait son blé en herbe	91
CHAPITRE XVIII. — Comment Panurge demande conseil à Pantagruel, pour savoir s'il se doit marier. . .	96
CHAPITRE XIX. — Comment Pantagruel conseille à Panurge de conférer avec une sibylle de Panzoust.	100
CHAPITRE XX. — Comment frère Jean des Entom- meures conseille Panurge.	106
CHAPITRE XXI. — Comment Pantagruel fait assemblée d'un théologien, d'un médecin, d'un légiste et d'un philosophe, pour la perplexité de Panurge	110

CHAPITRE XXII. — Comment Trouillogan, philosophe, traite la difficulté du mariage.	115
CHAPITRE XXIII. — Comment Pantagruel persuade à Panurge de prendre conseil de quelque fou.	122
CHAPITRE XXIV. — Comment Pantagruel assiste au jugement du juge Bridoie, lequel rendait sentence dans les procès au sort des dés.	127
CHAPITRE XXV. — Comment Pantagruel excuse Bridoie sur les jugements faits au sort des dés	133
CHAPITRE XXVI. — Comment Panurge prit conseil de Triboulet.	137

GRAVURES HORS TEXTE EN COULEURS

Pantagruel.	Frontispice
Panurge échappe à la main des Turcs.	44
Ce que l'auteur vit dans la bouche de Pantagruel.	84
Le jugement de Bridoie.	128



89101284982



B89101284982A

rent

866/0

8910



b891